



Saint Charles à Juvisy-sur-Orge

CHRONIQUES DE SAINT-CHARLES

Robert Baudet

2013

Saint Charles à Athis-Mons



DDB *desclée
de brouwer*

Chroniques de Saint-Charles

Robert Baudet

Chroniques de Saint-Charles

Juvisy /Athis-Mons
1913-2013

Préface de Mgr Michel Dubost,
évêque d'Évry/Corbeil-Essonnes

Desclée de Brouwer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

III

Le père Box

Le père Boxberger, appelé familièrement « le père Box », a véritablement structuré le collège et fut, en fait, le premier supérieur à part entière. Sa forte personnalité lui valut de marquer très fortement l'école comme le diocèse.

Alsacien d'une rigidité et d'une sévérité peu communes, autant pour lui-même que pour les autres, il a donné à Saint-Charles une impulsion vigoureuse. C'était un homme de devoir, un homme de Dieu, livré corps et âme à sa vocation d'enseignant, aussi exigeant avec lui-même qu'il l'était avec son entourage. Quatre lignes écrites par lui en mai 1919, dans *l'Écho de Saint-Charles*, résument fort bien ses idées quant à l'enseignement et à sa vocation :

Former l'esprit, la volonté, le cœur, l'âme des enfants en développant en eux l'amour fort et raisonné de la science, de l'art, de l'ordre et de Dieu.

Les moyens employés se résument en quelques mots :

Discipline mesurée, bonté prudente, piété ouverte.

Je n'étais pas né quand le père Box a pris la direction de Saint-Charles, mais je l'ai bien connu par la suite. Ami de mon oncle, curé de Juvisy, il le remplaça à la paroisse quand il fut mobilisé pendant la guerre de 1939. Comme je vivais alors au presbytère, j'ai beaucoup parlé avec le chanoine Boxberger. J'étais en classe de math-élem. Ancien professeur de mathématiques, il se penchait avec moi sur mes problèmes

d'algèbre et me racontait tous les souvenirs de ses années passées à Saint-Charles.

Bien des détails que je rapporte dans ces chroniques sur les premières années du collège, je les tiens de lui. Il avait la nostalgie de cette époque où il était à la tête de Saint-Charles. Il est resté fidèle à son vieux collège toute sa vie, sans jamais manquer une réunion d'anciens. À la fin de son existence (il avait plus de quatre-vingts ans), alors que Saint-Charles était reconstruit à Athis, je me souviens qu'il venait aux réunions depuis Versailles par le train. Il descendait à la gare de Juvisy (pour lui, Saint-Charles, c'était Juvisy) et montait à pied jusqu'à Athis. C'était un grand marcheur et il s'agissait de son pèlerinage annuel obligé.

Pour revenir à cette année 1919 où le collège s'apprêtait à revivre, chacun se félicitait d'avoir maintenu Saint-Charles en vie durant la guerre et on était fier d'y compter... 90 élèves ! Cela peut faire sourire aujourd'hui...

Mais à la rentrée de 1920, pour la première année du père Boxberger, ils étaient déjà 161 ! Saint-Charles commençait à être mieux connu, à avoir bonne réputation, et on avait ouvert de nouvelles classes au-delà de la cinquième.

Des photos de cette époque montrent des groupes d'élèves avec le fameux uniforme de jadis (un ensemble bleu marine à gros boutons dorés et la casquette à galon également doré). J'ai porté la casquette, mais non cet uniforme, modifié un ou deux ans avant mon arrivée. Quand j'étais élève, l'uniforme était un petit costume de ville dans le goût de l'époque, qui ne nous faisait pas remarquer, puisque nous portions tous le même... Ceci, seulement le dimanche et les jours de fête. En semaine, nous étions tous vêtus d'une blouse grise. Chacun possédait un numéro qui devait figurer sur la blouse, ainsi que sur tous ses livres et cahiers. Je me souviens de mon numéro, c'était le 134.

La rentrée de 1921 voit l'arrivée de 200 élèves. Tout le monde s'extasie, en se disant que Saint-Charles va bientôt devenir trop petit. À ce rythme, disait-on, il va finir par compter 300 élèves en 1924 !

C'est alors que, contre toute attente, et certains disaient contre toute sagesse, le Père Box décide d'agrandir l'école. Au mois de mars 1921 est posée la première pierre d'un nouveau bâtiment, le long de l'Orge, pour accueillir les élèves du primaire. Cette aile nouvelle aurait plus tard son pendant qui serait la chapelle, car le supérieur avait l'obsession d'en construire une pour le collège. La priorité fut donnée, cette année-là, aux locaux scolaires. Mais dès la pose de la première pierre des nouveaux bâtiments, le père Box entamait déjà une souscription, il invitait les parents et les élèves « à prélever une dîme sur les jouets, les voyages, les repas, les goûters pour la construction de la chapelle » !

Rentrée 1922 : 230 élèves. La construction se poursuit et l'inauguration du nouveau bâtiment a lieu le 4 novembre 1923, jour de la Saint-Charles. On avait rencontré bien des difficultés sur le chantier au cours de la construction. Au bord de la rivière, le terrain n'était pas stable et il avait fallu construire sur des pieux en béton armé, ce qui, pour l'époque, était une technique d'avant-garde. On se félicita de la réussite et de la solidité de la construction ainsi réalisée. *L'Écho de Saint-Charles* de l'époque commente :

Bâti sur ce roc artificiel, l'édifice défiera les siècles.

Vingt ans plus tard, cet édifice allait s'écrouler sous l'effet des bombes, le 18 avril 1944.

En 1924, l'école ouvre avec 320 élèves. À partir de ce moment, toujours grâce au père Box, Saint-Charles prend sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

trouvaient les cuisines au rez-de-chaussée. J’y allais de temps à autre.

Je connaissais toutes les sœurs car j’étais assez fouinard et de plus j’étais le chouchou de sœur Élisabeth ! La sœur Saint-Hilarion trônait devant les fourneaux. Au premier étage, c’était l’infirmierie, tenue par sœur Cécile. Il y avait des lits pour les internes malades. Sinon, nous y allions une fois par an pour la visite médicale, confiée au docteur Goutry, père d’un ancien élève. De plus, tous les mois, chaque élève devait être pesé. Curieusement, cette opération rituelle n’avait pas lieu à l’infirmierie mais dans l’antichambre du surveillant général ! Il fallait enlever ses chaussures pour monter sur la bascule. Nous étions entassés dans cette minuscule antichambre à l’atmosphère confinée, au milieu des montagnes de chaussures. Je vous laisse deviner le parfum !

Au deuxième étage, sœur Alphonse de Liguori tenait la lingerie. Plus loin, les logements des sœurs et une petite chapelle, où je ne suis jamais allé et où un prêtre venait célébrer la messe pour elles chaque jour, vers cinq heures du matin.

Il y avait aussi les sous-sols où personne n’osait s’aventurer, de peur d’y rencontrer le « père Jean ». Le père Jean, c’était un mystère ! Il n’y en a pas beaucoup qui ont vu le père Jean. On pensait même qu’il n’existait pas et que c’était une légende ou alors un fantôme... pourtant il existait vraiment et hantait les sous-sols du collège avec une barbe hirsute, vêtu de sacs à charbon en toile de jute, les mains noires et les pieds dans de vieilles sandales... De quoi effrayer ceux qui le rencontraient par hasard. Qui était-il ?... Je ne l’ai jamais su. La rumeur disait que c’était quelqu’un d’important et de savant, peut-être même un bienfaiteur de Saint-Charles, qui avait perdu la raison sur la fin de sa vie, qui refusait de s’habiller convenablement et de se montrer en public. Mais il prenait plaisir à rendre obscurément

nombre de services et, en particulier, à entretenir toutes les chaudières du chauffage central en les alimentant au charbon. On comprend pourquoi il avait les mains si noires et la barbe si défraîchie ! On le voyait quelquefois sortir à la lumière pour venir à la cuisine chercher sa pitance. Il paraît qu'au moment de la guerre, il aurait fini ses jours à Clermont dans un hôpital psychiatrique. Je garde finalement un souvenir ému du père Jean.

Formation et vie religieuse

La formation et l'enseignement religieux étaient des plus classiques. Tous les élèves étaient baptisés, de famille catholique et souvent pratiquante.

Étant externe, je n'ai pas eu l'occasion comme certains internes d'avoir une « overdose » de messes quotidiennes. Celle du dimanche matin était obligatoire pour tous, externes comme internes. Nous la suivions dans le missel de Dom Lefevre. Il était présenté en deux colonnes « latin-français » et comportait des commentaires intéressants et assez ouverts dans le domaine de la liturgie. Le missel ordinaire avait une reliure cartonnée. S'il avait été offert en cadeau à l'occasion de la première communion, il arrivait que la reliure soit plus belle et qu'il soit « doré sur tranche »...

Dans les premières classes du cycle secondaire, nous apprenions le catéchisme, à l'aide du catéchisme national de l'époque constitué de questions et de réponses qu'il fallait savoir par cœur. Certains professeurs cherchaient à sortir de ce cadre et à nous élargir l'esprit.

Je me souviens d'un professeur de cinquième qui nous faisait rédiger des exposés sur un sujet précis. Un jour, le sujet

proposé fut : « Pourquoi Jésus a-t-il parlé en paraboles ? » Personne n'avait jamais évoqué ce problème devant moi et je restai sec ! Mes moteurs de recherche n'étaient pas nombreux et Google n'avait pas été inventé ! La seule réponse qui me vint à l'esprit fut : « Parce qu'il a jugé bon de faire ainsi »... mais c'était un peu court ! Je dois dire que, depuis, je me suis amélioré à ce sujet.

À partir de la troisième, on nous mettait entre les mains des livres, sans doute bien faits, pour nous aider à réfléchir. Mais ils ne nous passionnaient pas toujours. En particulier, on essayait de nous initier au fait religieux et à la Bible par l'intermédiaire de l'art : sculpture ou peinture. J'étais dérouté – comme en classe d'histoire – par les illustrations en noir et blanc, réfractaire à ces reproductions de qualité souvent médiocre qui m'étaient présentées. Comment apprécier une fresque de Fra Angelico ou un tableau de Raphaël lorsqu'ils sont reproduits en noir et blanc ?

Chacun d'entre nous devait rencontrer régulièrement un prêtre par l'intermédiaire d'un « Billet de confession » au nom du prêtre qu'il avait choisi. Cela ne voulait pas dire qu'obligatoirement nous nous confessions. Certains prêtres étaient estimés, d'autres moins. Il y avait ceux qui donnaient une absolution rapide et convenue et ceux qui parlaient longuement, conseillaient, proposaient des lectures, nous entretenaient de notre avenir. Je dois dire qu'un certain nombre faisait du bon travail, utile et fécond auprès de nous.

Au début et à la fin de chaque classe, nous récitons une prière. Le professeur invoquait l'Esprit Saint par un *Veni Sancte Spiritus*, auquel nous répondions : *Emitte lucem tuam et veritatem tuam*. À la fin de la classe, c'était le *Sub tuum*. Nous devinions qu'il s'agissait d'une prière à la Vierge car on y disait : *Sancta Dei Genitrix*. Nous la connaissions par cœur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

VII

Souvenirs divers

Chez Routier

À l'entrée du collège, rue Victor-Hugo, se trouvait la petite papeterieimprimerie Routier. C'est là qu'étaient vendus les crayons ou les fameuses plumes « Sergent-major ». On y achetait surtout du chewing-gum et des roudoudous payés avec des pièces de nickel, percées d'un trou au centre, valant dix sous, car on comptait encore en sous. Il y avait également la pièce de vingt sous qui valait un franc, elle était jaune à l'effigie de la République ou de la chambre de commerce. Le petit billet violet était le billet de cent sous qui valait cinq francs. Il circulait très peu car on n'avait pas beaucoup d'argent de poche, et il fallait compter scrupuleusement ses sous pour faire des achats chez Routier.

On y achetait aussi des billes pour remplacer celles perdues trop vite au jeu, et des calots, grosses billes en verre multicolores. Et puis, il y avait les yoyos ! Tout le monde avait le sien avec la ficelle qui s'enroulait grâce à ce mouvement perpétuel impulsé de bas en haut ! Chacun rivalisait dans des concours mais le comble de l'audace était de sortir le yoyo en classe et de l'agiter dans le dos du professeur quand il était tourné vers le tableau !

Le théâtre

Au dernier étage du bâtiment du primaire, une petite salle de théâtre avait été aménagée où les élèves de la division des Grands donnaient parfois des représentations. C'était pour nous un bonheur d'y assister. Surtout, nous découvriions les plus grands, que nous ne connaissions pas et dont nous tâchions de retrouver les noms aux distributions de prix. Le Roy d'Étiolles jouait Maître Pathelin, Pierre Dornier un gladiateur dans les Flavius et Pierre Lesure un petit berger qui bêlait en appelant ses moutons ! Plus tard, on construisit une grande salle des fêtes sous la chapelle.

Les récréations

Nous étions répartis en trois divisions : les petits, les moyens et les grands. Les cours de récréations se trouvaient de chaque côté du hall: petits et moyens d'un côté et grands de l'autre. Grands et moyens ne se rencontraient pas et ne se connaissaient donc guère.

Les jeux n'étaient pas dangereux. On jouait au ballon : il y avait les avants, les arrières... et les supporters. Le favori, c'était la « balle au chasseur », dont je ne connaissais pas toujours bien les règles. Nous en avions aussi qui se pratiquaient juchés sur des échasses.

Je me souviens d'un jeu un peu plus violent qui se pratiquait avec des balles de peau, très dures, qu'il s'agissait d'éviter avec un bouclier ! Le tout était réglé par le surveillant de la division, l'abbé Leleu, un homme de grande taille qui nous paraissait un géant et dont les mains étaient de véritables battoirs ! Aux beaux jours, c'était les jeux de billes pour lesquels on inventait des règles toujours plus sophistiquées. Il s'agissait de ne pas trop en perdre et surtout d'éviter de s'en faire piquer. Les jours de pluie,

tout le collège était parqué par divisions dans le hall, les groupes étant séparés par de grandes barrières de bois. Parfois un ballon géant était lancé par le surveillant général pour animer nos ébats.

Quelques dignitaires

Quelques-uns parmi nous faisaient figure de « dignitaires ».

Le questeur

C'était le responsable de la classe. Il veillait à son bon ordre. Je ne sais plus comment il était désigné mais il fallait qu'il soit pension-naire. Ce devait être un garçon calme et pondéré, apprécié des professeurs et estimé des surveillants... ce qui n'est pas incompatible. Il avait la charge d'ouvrir et de fermer les fenêtres, d'essuyer le tableau, d'alimenter la classe en craie, de ramasser les copies et de les classer par ordre alphabétique ! C'est lui également qui présidait au déploiement des fameuses cloisons mobiles. Elles se repliaient en accordéon, le tableau noir se disloquant en quatre parties... ce que ne supporteraient pas nos tableaux interactifs d'aujourd'hui. Le poste de questeur était un poste envié !

Le réglemентаire

La terre tournait autour du soleil La vie du collège autour du réglemентаire !

Il lui fallait un grand sens de la ponctualité. Docile à son poignet nerveux, la cloche scandait les fins d'étude et de récréation, les changements de cours... et l'angélus ! À la fin des récréations, il y avait le rituel des « cinq ». Cinq minutes avant la fin, la cloche sonnait d'une façon spéciale et monotone,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

X

À l'épreuve de la guerre

La déclaration de guerre

À la déclaration de guerre, j'étais en colonie de vacances en Savoie. Mon professeur, l'abbé Vat, qui m'aimait bien et qui secondait un curé du diocèse dans une colonie de vacances, m'avait proposé d'y participer comme jeune moniteur. Il avait certainement l'intention d'élargir mon horizon, de me donner l'envie de m'occuper des autres et le goût d'un certain apostolat. J'étais donc à la colonie des Bérêts verts à Crest-Voland. J'avais retrouvé là-bas mon ami Marcel et quelques élèves de Saint-Charles.

Lorsque la guerre fut déclarée, les autorités gouvernementales interdirent à tous les jeunes de rejoindre la région parisienne, obligation fut donnée de rester sur place. Le directeur de la colonie, l'abbé Boudet, fut démobilisé avec le titre d'« affecté spécial » pour s'occuper sur place de la colonie qui devrait, pour un an, se transformer en école.

On me proposa alors, ainsi qu'à deux autres élèves de Saint-Charles, d'y rester pour faire partie de l'encadrement. Nous préparerions en même temps notre baccalauréat que nous passerions à Chambéry. La proposition me plaisait bien, d'autant plus que des bruits couraient disant que Saint-Charles ne pourrait pas ouvrir en septembre. Bien des professeurs avaient été mobilisés et Juvisy classé zone à risques. C'était compter sans le père Aubry, qui avait porté Saint-Charles à bout

de bras en 1914 et qui n'était pas homme à renoncer. Saint-Charles ouvrirait ses portes à la rentrée. Il s'occupa de rassembler ses troupes !

Je retrouvai donc Juvisy pour mon année de première, dans la classe qui s'appelait alors classe de rhétorique. L'atmosphère était assez triste. Onze professeurs sur vingt et un étaient mobilisés. La zone Juvisy-Orly était réputée vulnérable. Finalement, le 4 octobre, nous fûmes quand même 250 le jour de la rentrée. On se serra les coudes pour vivre au mieux cette première année de la « drôle de guerre »...

De temps à autre, nous avions la visite de professeurs permissionnaires, en tenue militaire. L'abbé Martin revenait faire passer des oraux de latin. Nous étions surpris de voir cet homme, d'ordinaire très élégant, si mal fagoté dans son costume de soldat. Il se disait antimilitariste et mettait un point d'honneur à refuser toute promotion et à se complaire dans la peau d'un « troufion de deuxième classe » !

L'exode

Au début de juin 1940, la situation se dégrade. La date du baccalauréat est subitement avancée et les épreuves décentralisées. Nous sommes convoqués au lycée Hoche de Versailles. Quand nous y arrivons, on nous annonce que les épreuves sont finalement annulées.

Dans la nuit du 7 juin, quelques bombes sont lancées sur la gare. Pour une grande partie de la population, c'est le signal du départ. Les longs convois qui sillonnent la route de Fontainebleau commencent à semer la panique, et les bombardements voisins qui ont ébranlé les vitres du hall ne sont pas faits pour redonner confiance... C'est le début de l'exode...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Cette nuit fut un véritable cauchemar. Par vagues successives, durant des heures, des tonnes de bombes furent déversées sur Juvisy et Athis-Val. Saint-Charles fut en partie anéanti. Mais les deux sous-sols résistèrent. Il n'y eut que de légers blessés, dont le père Dusouil, touché au pied par le fameux billard. Le cauchemar continua pendant la journée du 19 car le sol était truffé de bombes à retardement. Le Val d'Athis n'était plus qu'un champ de ruines.

Je pense à mon ami Charles dont les parents habitaient là-bas. Quand il voulut les rejoindre, il constata que leur pavillon avait complètement disparu. À la place : un immense entonnoir, déjà rempli d'eau. Il ne retrouva jamais ni sa maison ni ses parents, ni ses frères et sœurs, ni le moindre souvenir familial.

Voici le récit de cette nuit d'épouvante écrit par le père Rolin, témoin de première ligne, édité dans le premier *Écho de Saint-Charles* qui réussit à reparaître en décembre 1946 :

L'alerte sonne ! Mais les ondulations stridentes se perdent aussitôt dans un ronflement terrifiant qui ne laisse plus d'espoir. « Notre tour est venu », se répète-t-on. Déjà de sinistres fusées balisent l'objectif de leurs feux prolongés, que l'on voudrait éteindre. On en voit qui s'égarer, poussées par le vent et qui tombent à quelques mètres.

Des étages du collège, les plus flegmatiques eux-mêmes descendent. Les premières explosions les groupent, au hasard, dans les sous-sols. La gare de triage est visée. Si seulement elle était le seul objectif ! Après quelques minutes de répit, de nouvelles vagues d'avions s'annoncent. Les points de chute se rapprochent. Les éclairs se succèdent, que suivent aussitôt de déchirantes explosions. Et de nouveau s'épandent les lueurs jaunâtres des fusées de repérage.

Soudain, des vitres qui éclatent de toutes parts, des craquements rauques. Saint-Charles est atteint ! Avec lenteur, une porte se détache et ceux qui se trouvent sous le réfectoire entrevoient par instants, à quelques pas un amoncellement informe qu'illumine le

feu tombant du ciel. Des plaintes, des appels coupent le silence qui s'est rétabli. Comment y répondre ? Quelle issue trouver ? Le temps de la chercher... voici qu'une quatrième, une cinquième vague déferlent ! Bientôt, par les fenêtres du sous-sol qui affleurent au ras du sol des cours de récréation s'engouffrent des pierres, une terre imprégnée de poudre, des débris de toutes sortes. L'air est irrespirable. La gorge, les yeux s'emplissent d'une poussière âcre et fade.

Dans le sous-sol de l'économat l'angoisse n'est pas moindre. Au même instant, une torpille creusait une large brèche qui engloutissait l'économat et les chambres contiguës.

Au déchaînement de fer et de feu succède un silence chargé d'affreux mystère. On sort ; on cherche ; on se compte. Il faut secourir ceux qui manquent à l'appel. Qui sont-ils ? Que deviennent-ils ?

Déjà se présentent les équipes de secours : camions disparates, voitures de pompiers, auxquels de larges cratères barrent le passage. Elles viennent de tous côtés : de Viry, de Montlhéry, de Lormoy et d'ailleurs. Un groupe se presse dans le collège, au-dessus d'un enchevêtrement inextricable, d'où s'élèvent encore des plaintes. Malgré des efforts désespérés, les malheureux ne pourront être dégagés. Deux longs jours seront nécessaires et un outillage spécial pour scier les poutres qui séparent les sauveteurs des deux victimes l'abbé Monin et un jeune surveillant Dominique Lachèze.

D'ailleurs, les premiers secours se sont à peine organisés qu'une déflagration toute proche plaque au sol les téméraires. Une seconde, une troisième, puis d'autres au loin. Les bombes à retardement commencent à éclater. Elles poursuivront leur œuvre de mort toute la nuit et le lendemain. Il faudra attendre qu'elles se taisent pour évaluer les dégâts et compter les victimes.

Que restait-il de l'école Saint-Charles ? Seul le bâtiment encadrant à l'est la cour d'honneur conservait tous ses murs debout. Une brèche immense coupait le bâtiment qui lui était symétrique. Dans sa chute, la charpente de fer du hall avait défoncé le plancher carrelé donnant accès aux classes.

Quant aux bâtiments parallèles, situés de chaque côté du hall, ils avaient été tranchés, eux aussi, celui du sud-est par une brèche de quinze mètres, près de l'entrée du réfectoire, celui du nord-ouest par une brèche de vingt mètres, près de la chapelle. L'aile sud, dénommée « bâtiment des petits », malgré ses planchers de ciment

armé avait été totalement rasée.

Du chœur de la chapelle, il ne restait rien. Fresques et vitraux, aux chatoyants coloris, étaient anéantis. De la tour massive du clocher, plus une seule pierre ne révélait l'emplacement : des témoins la virent à plusieurs reprises s'élever dans les airs et se disperser aux environs. Les cours de récréation avaient été entièrement retournées : plusieurs entonnoirs immenses s'y creusaient, que l'eau avait déjà remplis.

Vingt, trente, peut-être cinquante bombes étaient venues à bout en quelques instants, de l'œuvre patiente et opiniâtre à laquelle s'étaient consacrés un diocèse, deux évêques, cinq supérieurs : œuvre de trente années. Elles n'auront pas réussi cependant à sonner le glas d'une école qui, telle le phénix de la fable, voulait renaître de ses cendres, plus vigoureuse et plus jeune¹.

Viry-Châtillon

La rupture avec Juvisy était donc maintenant totale et il fallait vivre à part entière à Viry. Grâce aux pères de Saint-Clément, c'était un réconfort, mais cette situation ne pouvait pas durer éternellement et l'éventuelle reconstruction de Saint-Charles risquait d'être longue.

Faudrait-il trouver un point de chute où l'on pourrait vivre provisoirement en attendant la reconstruction ? Il y avait à Athis-Mons un château plus ou moins abandonné, appartenant au baron de Courcel, occupé par les soldats allemands, puis par les Américains. On pouvait imaginer d'obtenir sa réquisition pour Saint-Charles qui s'y installerait en attendant sa reconstruction. L'idée allait faire son chemin.

Pour l'heure, tandis que la vie studieuse reprend à Viry-Châtillon, on s'occupe de régler à Juvisy toutes les questions administratives relatives au bombardement. Saint-Charles compte parmi les sinistrés les plus importants de la commune.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

des dortoirs. On accueillerait aussi des internes dans les pavillons situés sur la cour d'honneur.

Au titre de sinistrés, nous avons droit aussi à ces fameux bâtiments préfabriqués qu'on voyait fleurir un peu partout à cette époque pour loger les gens dont les maisons étaient détruites et qui portaient le nom de « baraquements de sinistrés ». On en installe un certain nombre sur la terrasse derrière le château pour les aménager en salles de classe.

Ainsi la rentrée pourrait avoir lieu dans des conditions acceptables. Bien sûr, on est un peu dans les gravats, on essuie les plâtres et on respire des odeurs de peinture fraîche. Mais, au moins pour l'instant, tout le monde essaie d'être indulgent. On est si content de revivre et de revivre... chez soi !

Dans le même temps, on se préoccupe des activités sportives. Il serait malheureux de vivre dans un endroit si aéré et de ne pas en profiter. Mais là encore rien ne s'y prête spontanément ! En quelques mois, un terrain de sport de 200 sur 70 mètres est mis en état par un bulldozer qui déplace 18 000 m³ de terre.

Première rentrée scolaire

Voici une recension de cette première rentrée à Athis rédigée par le père Rolin dans l'*Écho de Saint-Charles* de l'époque :

Quand s'est faite la rentrée des élèves, les 18 et 22 octobre, tous les travaux d'aménagement de Saint-Charles à Athis n'étaient pas terminés. Qui oserait s'en étonner ? On n'improvise pas en quelques jours, voire en un mois et demi, classes, études, réfectoires, dortoirs et tous les locaux que réclament les divers services et le personnel d'un établissement qui s'ouvre pour 360 élèves !

Et cela dans un château qui doit se plier aux exigences d'une vie

toute nouvelle pour lui. Partout ce ne sont que cloisons à abattre ou à édifier, parquets à reprendre, gros murs à percer, canalisations à faire passer, peinture à refaire, radiateurs à mettre en place, sans parler des constructions qu'il faut entreprendre et mener à terme dans un temps record, constructions provisoires assurément, mais qui n'en exigent pas moins architectes et entrepreneurs, plans et croquis, matériaux de toute sorte.

Se trouvera-t-il alors un mécontent pour jeter la pierre à ceux qui n'ont pas réussi à donner entière satisfaction ? Si encore cette pierre pouvait être de quelque utilité !

Les travaux sont donc poursuivis. Près de cent radiateurs sont en service dans les classes et les études, depuis novembre. Le septième baraquement est terminé. Il abrite l'étude des Petits. Une peinture claire est venue égayer les dortoirs. De nombreuses lampes éclairent les cours et tous les passages obscurs. De larges allées cimentées traversent la terrasse où se prennent les récréations. Elles permettent d'attendre le sol dur qui les recouvrira entièrement.

Des préaux se préparent pour abriter les élèves par temps pluvieux. On pose la toiture d'une vaste salle de cinq à sept cents places qui servira de chapelle provisoire.

Bulldozers et pelleteuses viennent de quitter le terrain de sport de 14 000 mètres carrés qu'ils ont nivelé en se jouant de la pluie, du gel, des blocs de pierre, des incidents mécaniques, voire de l'enlèvement. Vrai triomphe pour l'entreprise amie qui assurera la finition au printemps. Tel est le bilan des travaux pour le dernier semestre de l'année 1946. Telle est la situation d'une école presque complètement détruite en 1944, qui a vécu trois ans dans des locaux d'emprunt et qui n'est chez elle que depuis six mois¹ !

La chapelle provisoire

Comme dans les premières années à Juvisy, Saint-Charles d'Athis ne possède donc pas de chapelle. Il va falloir s'en préoccuper car l'installer dans un baraquement de sinistrés ne paraît pas très digne. Pourquoi ne pas construire, au moins provisoirement, en profitant de l'espace libre, entre le pavillon

de droite dans la cour d'honneur et les tourelles ?

On y bâtit une grande salle qu'on aménagea en chapelle. Au fond de la pièce, un espace surélevé où fut placé l'autel, une courtine couleur grenat tendue derrière – inspiration évidente de l'église provisoire de Juvisy installée en 1935 dans la salle des fêtes de Saint-Charles. Devant l'autel, quelques morceaux des grilles de fer forgé récupérés dans les décombres de la chapelle de Juvisy, histoire de donner l'impression de s'y retrouver. Quelques bancs provenant aussi des ruines du collège rappelaient le passé.

Mais en déblayant les décombres de Juvisy, on avait également retrouvé, presque intacte, la porte de la chapelle. Quelle bonne idée de la récupérer ! On l'utilisera comme porte de la chapelle provisoire, à Athis ! L'inauguration eut lieu à l'occasion de la communion solennelle.

Lorsque, quelques années plus tard, la chapelle définitive fut construite, ce local devint une salle des fêtes transformée ensuite en atelier pour les services techniques de l'établissement, ce qu'il est toujours. Aujourd'hui, en ouvrant la lourde porte de chêne des ateliers techniques, tout le monde ignore qu'il s'agit de la porte de la chapelle de Juvisy, inaugurée en 1938 !

Tout continue

Tandis que les classes se déroulent de façon calme et studieuse, malgré les plaintes des râleurs de service qui ne se rendent jamais compte des difficultés rencontrées ni du travail accompli, de nombreuses questions restent à régler à Juvisy, concernant les dommages de guerre, l'expropriation, le déblaiement des ruines...

Dans celles-ci, on arrive à récupérer un certain nombre de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La nef de la chapelle est recouverte et les premiers arcs du chœur se dessinent. Le premier bâtiment scolaire a reçu sa couverture. Le second attend la sienne. La répartition des pièces et des salles est en cours de réalisation, partout où la couverture assure la mise hors d'eau, et les plâtriers s'affairent. Dans le sol s'inscrivent les fondations du dernier bâtiment scolaire. Les espérances se précisent. On pense qu'octobre 1952 pourra recevoir des élèves dans les nouveaux bâtiments.

Cette année-là l'abbé Marcel Béguin célèbre la messe lors de la réunion des Anciens et plaide en faveur des futurs vitraux de la chapelle.

Cette même année, un élève de Saint-Charles est classé premier en Île-de-France au concours d'éloquence de la DRAC : il s'agit de Philippe Warnier, brillant élève, très impliqué dans le scoutisme et dans la Route, au temps du père Dusouil. Il devint plus tard rédacteur à *La Croix* et à la revue *La Route*. Membre de Vie Nouvelle, il se fit remarquer par son esprit contestataire dans les années 1968, puis il fut directeur de la revue *Prier* et devint diacre au diocèse d'Évry.

Jubilé sacerdotal du père supérieur

C'est le 27 juin 1952 que le père Rolin célèbre ses noces d'argent : le vingt-cinquième anniversaire de son ordination sacerdotale.

Dès le début de la journée, les élèves se réunissent pour lui rendre hommage. Philippe Warnier, le récent champion de la coupe DRAC, élève de philosophie, prend la parole en leur nom. Il a vécu toutes les péripéties de Saint-Charles depuis sa classe de sixième et il sait de quoi il parle en remerciant le père supérieur.

Il termine en disant :

Nous avons été témoins des terrassements des terrains de sport, de la chapelle provisoire, de l'ouverture des cours de Technique, de l'érection de la statue de Saint-Charles, de la première pierre du nouveau collège, et voici qu'à la rentrée, nous aurons le bonheur d'inaugurer les nouveaux bâtiments. Pour tant de travaux que vous avez accomplis par zèle apostolique, nous vous disons notre filiale et profonde gratitude. Que Dieu vous conserve longtemps au collège et à notre affection...

Au cours de la messe célébrée par le père supérieur, prit la parole un de ses amis de toujours, le chanoine Assemaine qui, comme lui, était devenu supérieur de collège : à Saint-Érembert de Saint-Germain-en-Laye.

Le soir, les professeurs, leur famille et les anciens se retrouvaient au cours d'un repas amical.

La rentrée d'octobre 1952

Comme espéré, c'est à la rentrée d'octobre 1952 que le premier bâtiment terminé s'ouvre pour les élèves. Il accueille les élèves de première division (terminale, première, seconde). Je n'ai pas eu de mal à retrouver la date exacte. Voici pourquoi : la première fois que j'ai visité Saint-Charles dont la construction était terminée, j'ai été assez surpris en entrant dans le bâtiment des sixièmes de voir sur les murs des inscriptions : *Vive Coty...* Voyant mon étonnement, mon guide me donna l'explication : les premiers élèves qui ont occupé ce bâtiment n'étaient pas les sixièmes, mais les terminales.

C'était l'année de l'élection du président de la République René Coty. Les élèves de terminale étaient furieux parce que le

supérieur n'avait pas accordé une journée de congé pour l'élection du président ! Alors, pour se défouler, ils avaient orné les murs de graffiti: *Vive Coty*, dont certains n'avaient pas encore disparu. Coty fut élu président en 1953. La boucle est bouclée... le compte est bon !

L'*Écho* de janvier 1953 donne des détails :

La rentrée pourrait-elle avoir lieu dans les nouveaux bâtiments comme on l'avait promis ? Jusqu'à la dernière heure on se le demandait. La promesse fut tenue, mais de justesse... il manquait bien des portes aux vestiaires mais tous les lits étaient en place dans les deux dortoirs. À la tête de chacun, une armoire coquette et robuste. Des baies qui dispensaient une lumière joyeuse offrant une vue étendue sur la vallée...

Et quand le lendemain tous furent réunis pour la première classe, se découvrait sur bien des visages la joie de la découverte : ce n'était plus le coude à coude resserré, sous les plafonds trop bas d'un baraquement compartimenté avec parcimonie... le travail serait plus facile et bientôt les autres divisions en profiteraient également...

Fête de Saint-Charles 1952

On se faisait une joie d'inaugurer la chapelle pour la fête de Saint-Charles. La date avait été fixée au dimanche 9 novembre où se retrouveraient élèves, professeurs, parents, anciens, bienfaiteurs, dans cette nouvelle chapelle qui semblait sur le point d'être achevée au moment où M. le supérieur fêtait son jubilé... Hélas ! Un supérieur propose et les entrepreneurs disposent !... Les travaux n'étaient pas terminés !

On célébra cependant la fête de Saint-Charles mais d'une façon très réduite. La journée fut présidée par Mgr Audrain, évêque administrateur. Mgr Roland-Gosselin était décédé au mois de mai. La classe de seconde avait représenté Saint-Charles

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

scolaires, de structure moderne, bordés d'un immense terrain de sport !

Ce fut mon impression lorsque j'arrivai à Saint-Charles en 1955. La première et unique fois que j'y étais venu, en 1946, je n'avais vu que le château ! Derrière, il n'y avait qu'un immense parc plus ou moins abandonné et une grande allée de tilleuls, ombragée et romantique à souhait, qui semblait inciter à la rêverie plus qu'à l'étude de la grammaire et des mathématiques !

Et voilà que je découvrais aujourd'hui, un vaste ensemble scolaire dont le dernier bâtiment était à peine fini de construire et qui ne ressemblait en rien à « mon » collège de Juvisy ! Autant j'avais été séduit là-bas par la symétrie imposante des bâtiments, regroupés sur eux-mêmes, autant j'étais déconcerté ici par cette nouvelle construction qui s'étalait tout en longueur. Je compris vite que cette disposition provenait d'un choix émanant d'un souci pédagogique.

L'établissement devait comporter quatre « divisions » : la première, dite des « Grands » (classes de terminale, première et seconde) ; la deuxième, dite des « Moyens » (troisième, quatrième) ; la troisième, dite des « Petits » (cinquième et sixième) et la division des « Minimes », comprenant les classes primaires. Les quatre nouveaux bâtiments qui les accueilleraient, à la suite les uns des autres, voulaient donner à chacune une certaine autonomie. Ils étaient construits selon le même plan, relativement séparés, grâce à des corps de bâtiment placés perpendiculairement. Chacun avait ainsi sa propre cour de récréation isolée des autres. Toutes néanmoins avaient accès sur la grande allée. Un immense couloir intérieur desservait l'ensemble.

Chaque division était sous la responsabilité d'un prêtre appelé « préfet » qui la gérait sous l'autorité du Supérieur, de façon relativement autonome. Dans chacune d'elles, se trouvait,

au rez-dechaussée, une grande étude capable de réunir tous les élèves et qui donnait à la fois sur le couloir intérieur et sur la cour de récréation. À proximité était le bureau du préfet avec accès et sur l'étude, et sur la cour, ainsi qu'une entrée plus privée sur le couloir intérieur.

Au premier étage se situaient toutes les classes et au second étage les dortoirs. On accédait à ceux-ci par des escaliers propres à chaque division. Mais à l'étage ils étaient tous réunis, ce qui faisait une impressionnante enfilade de lits !

Deux amphithéâtres, construits dans la solide pierre meulière de Juvisy faisaient une avancée à l'arrière des bâtiments et laissaient supposer les techniques nouvelles de l'enseignement qu'on allait y dispenser.

La chapelle se trouvait au départ des locaux scolaires, avant le premier des quatre bâtiments, non loin du château et relié à celui-ci par un patio entouré d'un petit cloître. Il desservait d'un côté les réfectoires, situés sous la chapelle et de l'autre côté les cuisines, où les religieuses que j'avais connues à Juvisy continuaient d'assurer le service. Outre le fait que cette chapelle était située à l'étage, je trouvais étonnant qu'elle soit tellement excentrée par rapport à l'ensemble des bâtiments scolaires.

Le terrain de sport me paraissait le résultat d'un travail qui avait dû être colossal, compte tenu de ce que j'avais connu à ma première visite et du nombre de mètres cubes de terre qui avaient dû être déplacés ! Sur la terrasse, derrière le château, se trouvait un bâtiment préfabriqué. C'était l'un des anciens baraquements qui avaient abrité les classes pendant les premières années... On l'avait conservé comme local de sport... en attendant l'hypothétique construction d'un gymnase !

Voilà le cadre dans lequel j'allais apprendre à vivre.

Premier contact

Je me souviens du jour où, après ma nomination, je me suis présenté à Saint-Charles. C'était dans le courant du mois d'août. Je me mis à chercher le moyen de transport permettant de rejoindre Athis, car je n'avais ni voiture ni GPS ! Je découvris un bus 285 qui avait un arrêt sur la nationale 7. Arrivé là, j'enfile donc, soutane au vent, la rue Jean-Pierre-Bénard en me disant que le clocher d'Athis m'aiderait à repérer Saint-Charles.

Je me retrouvai alors sur le chemin, en compagnie de parents qui venaient inscrire leur fils au collège. Ils me demandèrent si je connaissais l'établissement. Je répondis fièrement... et imprudemment que j'y étais professeur. Ils m'assaillirent alors de questions auxquelles je fus bien incapable de répondre... Je dus improviser, comme j'ai appris à le faire tant de fois par la suite !

Au premier étage du château, devant le bureau du supérieur, je découvris une longue file d'attente de parents, occupant les chaises disposées tout au long du couloir, avant d'être reçus. Je pris place en attendant mon tour, jusqu'à ce que l'économe, l'abbé Kindermans, sorte du bureau voisin. Je le connaissais bien depuis Juvisy. Il me fit rentrer à l'économat et, pour m'éviter d'attendre, il m'introduisit chez le supérieur par une porte secrète qui réunissait leurs deux bureaux.

Je fis alors connaissance du père Rolin. C'était un homme très impressionnant, à l'abord froid, parfois glacial, qui ne s'embarrassait pas de phrases et allait droit au but ! Il me souhaita la bienvenue et me précisa que je serai « préfet de la division des Grands ». Je ne connaissais pas cette fonction qui n'existait pas à Juvisy. J'imaginai que c'était un rôle de surveillant principal. Mais il me précisa que j'aurais avec moi une équipe de surveillants pour cette tâche et que je devrais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je me souviens qu'on m'avait confié cet enseignement dans une classe de troisième. J'y étudiais les Actes des Apôtres et j'essayais de faire un lien avec la vie et l'Église d'aujourd'hui.

Chaque division se rendait à la chapelle une fois par semaine pour une « messe de division ». En général le préfet l'animait et un autre prêtre la célébrait. Il n'était pas question de dévier de la stricte liturgie de l'époque. Des élèves y venaient en traînant les pieds, et je les comprenais, mais cela était aussi fonction du prêtre qui animait et on remarquait déjà quelques timides essais de participation des élèves par des lectures ou par des groupes de chant. La liturgie mobilisait un certain nombre d'enfants de chœur, qui commençaient à porter le nom de « clerics », toujours habillés de rouge ! Je me mettais à penser qu'il serait temps d'inventer... et de secouer la poussière d'une certaine routine.

Je remarquais en revanche le souci qu'avait le père Rolin d'entretenir un climat religieux dans l'ensemble du collège.

Chaque division avait en début d'année une « retraite spirituelle » que venait « prêcher », selon l'expression de l'époque, un prêtre des environs. On célébrait régulièrement les fêtes liturgiques, mais il y avait aussi le désir d'ouvrir l'esprit des élèves sur la vie de l'Église par l'intermédiaire de nombreux conférenciers qui présentaient, tout au cours de l'année, les sujets les plus divers, tant sur le plan missionnaire que social ou philosophique.

Des possibilités d'activités religieuses ou apostoliques étaient proposées à certains, qui allaient de la Croisade eucharistique à des équipes de jécistes, en passant par le scoutisme.

Un certain nombre d'aînés participaient à la Conférence Saint-Vincent-de-Paul d'Athis et visitaient des personnes âgées. J'étais aussi frappé de voir que le jour de congé hebdomadaire,

un bon nombre d'élèves de première et de terminale allaient prêter leur concours dans les paroisses voisines pour seconder les vicaires dans ce qui s'appelait alors le « patronage » du jeudi. Ils allaient jusqu'à Draveil, Vigneux, Ablon, Villeneuve-le-Roi...

J'avais l'impression qu'on évoluait sur certains points tandis que d'autres restaient un peu figés !

La célébration de la communion solennelle était un grand événement. Elle avait lieu chaque année le jeudi de l'Ascension, après une sérieuse retraite. À l'issue de la cérémonie, toutes les familles qui le souhaitaient pouvaient rester à Saint-Charles pour le repas de fête. On ouvrait les cloisons mobiles entre les réfectoires, ce qui dégagait une vaste salle presque aussi grande que la chapelle. Les familles se trouvaient regroupées par tables et chacun se sentait à Saint-Charles chez lui, faisant la fête auprès des autres.

Les études

Comme à Juvisy, l'enseignement était de bon niveau et les professeurs, dans l'ensemble, compétents et aimés de leurs élèves. En revanche, l'éventail des sections s'était élargi. Il s'ouvrait au-delà de la simple et unique section A, latin-grec, de jadis et l'enseignement technique, voulu par le père Rolin, changeait un peu la physionomie de l'ensemble.

On comptait les sections classiques A, A', B. La section A' permettait l'étude du grec. En section B, deux langues vivantes étaient proposées. Il y avait une section moderne et puis la section technique qui commençait normalement en quatrième. Une classe dite de « cinquième technique » permettait éventuellement de s'y préparer. Mais l'enseignement technique

allait aussi au-delà du seul enseignement secondaire, en proposant une formation plus professionnelle. En pratique, les sections étaient les suivantes :

- une *section technique*, qui préparait au baccalauréat technique et aux écoles d'ingénieurs.

- une *section industrielle*, qui préparait au B.E.I. (brevet industriel) dont la première partie se passait en fin de seconde et la seconde partie en fin de première.

- des *sections professionnelles*, préparant au C.A.P. de dessinateur ou d'ajusteur suivant les capacités.

Les « colles de maths », instituées à Juvisy, existaient maintenant dans toutes les disciplines. Le père Rolin recrutait des examinateurs de l'enseignement public avec qui il était resté en relation, du temps où il était à Versailles aumônier de la paroisse universitaire.

L'enseignement des sports et l'éducation physique avaient grandement évolué. On profitait au maximum des possibilités données par les grands terrains, qui n'avaient pas encore l'allure qu'ils atteindront plus tard, mais qui étaient capables de rendre jaloux bien des établissements scolaires. En plus des heures d'enseignement proprement dites, de nombreuses compétitions en tous domaines étaient organisées et des rencontres avec l'extérieur. Saint-Charles faisait partie de la fédération sportive de l'enseignement libre, l'UGSEL. Un maître d'armes donnait des leçons d'escrime. Mais on ne pratiquait pas alors le judo !

Les professeurs

On trouvait encore certains de ces vieux enseignants de la trempe de mon professeur de sixième, qui se contentaient d'un maigre salaire, et ne comptaient pas leurs heures, croyant dur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ignorait que ce serait sa dernière photo et qu'il ne la verrait jamais !

Le lendemain matin, on le trouva mort, dans son lit, terrassé par une crise cardiaque. Il avait cinquante-six ans.

Le père Rolin est mort

Personne ne voulait y croire ! C'était pourtant la vérité et l'on se rendit vite compte du vide qui s'était creusé.

Une « chapelle ardente » fut installée dans un des salons du château, celui où se trouvait précisément le fameux billard rescapé du bombardement de 1944. Élèves et professeurs se relayaient et se recueillaient par petits groupes.

Les obsèques eurent lieu le 25 mars. C'était l'anniversaire exact de la pose de la première pierre, huit ans plus tôt. Au moins cent cinquante prêtres avaient pris place dans la chapelle, qui s'est avérée trop petite. Mgr Renard présidait la célébration. Après la messe, le cercueil, descendu de la chapelle par de grands élèves, fut placé au centre du patio où tous purent venir se recueillir.

D'un commun accord, tout le monde avait souhaité que l'inhumation ait lieu dans la propriété de Saint-Charles et que le père Rolin reste à jamais dans ce collège qu'il avait fondé. Il fut transporté provisoirement au cimetière d'Athis en attendant que l'autorisation soit accordée.

Au début du mois de juin, son corps fut définitivement inhumé à Saint-Charles. On choisit un endroit calme, auprès de l'infirmerie. Une sobre stèle de marbre gris y perpétuera son souvenir.

Quelques années plus tard, Saint-Charles s'agrandissait. Et pour construire un nouveau réfectoire, il fallut utiliser cet

emplacement que l'on croyait si protégé. La tombe fut alors transférée au pied du vieux clocher roman de l'église. Personne ne pourrait plus à cet endroit troubler son repos. La cloche tinte à l'heure de l'angélus et ponctue, jour après jour, les peines et les joies de chacun...

Qui sait aujourd'hui que le père Rolin repose à cet endroit ? Qui sait tout simplement qui est le père Rolin ? Qui sait ce qu'il a fait ? Qui vient prier sur sa tombe ? Qui a l'idée de la fleurir ? C'est pourtant grâce à lui que Saint-Charles a survécu et s'il n'avait pas été là, fort de son énergie, de son audace et de sa foi, Saint-Charles serait mort !

La transition

Nous étions tous désespérés. Mais dans notre désarroi il nous semblait entendre le père Rolin nous dire : « Ne perdez pas courage, *droits et fidèles allez !* »... Nous sommes allés, et Saint-Charles est devenu ce qu'il est.

Pour l'instant, il fallait continuer à vivre. Ce n'était pas facile car le père Rolin s'occupait personnellement de tous les problèmes. Il ne s'attendait sûrement pas à un départ si brutal. Il n'avait laissé aucune consigne !

En attendant un successeur, on s'était partagé la tâche. Le père Kindermans s'occuperait des questions matérielles et administratives. L'abbé Baulleret, surveillant général, veillerait à la marche des études et aux relations avec les professeurs. Comme j'habitais sur place, on m'avait demandé d'expédier les affaires courantes : j'ouvrais le courrier adressé au collège, je répondais de façon impersonnelle aux lettres de nature ordinaire et je mettais de côté celles qui nécessitaient une réponse et une décision d'un futur supérieur.

Je me rappelle avoir ouvert une lettre contenant une demande de poste pour l'enseignement des mathématiques. Je savais qu'on cherchait un professeur dans le premier cycle. Le profil du candidat me paraissait intéressant : vendéen, il habitait Juvisy. Je n'avais absolument aucun pouvoir pour l'engager, mais je me permis de lui répondre en lui faisant espérer un éventuel avis favorable. De fait, son nom fut retenu par le nouveau supérieur. Il fut embauché, enseigna les mathématiques à Saint-Charles jusqu'à sa retraite et devint responsable des élèves de seconde. Il s'appelait René Porchet !... Nous avons souvent évoqué ensemble, en souriant, cette première rencontre virtuelle entre nous !

La logique aurait voulu que ce soit le père Dusouil qui prît la succession du père Rolin. Il connaissait bien Saint-Charles et était aimé de tous. Malheureusement, il était supérieur du petit séminaire depuis à peine six mois et tout juste installé !

Le père Fichot

L'abbé Fichot qui fut nommé, était alors curé de paroisse mais il avait été longtemps professeur au collège Saint-Érembert de Saint-Germain-en-Laye. Il n'était donc pas dépaysé en retrouvant une maison d'enseignement. Il endossa avec courage la soutane, peut-être un peu grande, du père Rolin. Il n'était pas facile de succéder à un homme omniprésent dans tous les domaines et qui avait façonné la maison à sa propre dimension. Le père Fichot était un homme de petite taille, à la figure ronde et enjouée, tout à l'opposé de son prédécesseur. Il était accueillant et courtois, d'allure à la fois paternelle et fraternelle, et allait tout mettre en œuvre pour aider les « orphelins » de Saint-Charles à panser leurs plaies et à assumer leur deuil. Il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dessous du niveau... ils les réussissaient, je les encourageais et ensemble, nous « aimions » la matière où ils arrivaient à avoir des notes honorables à l'examen...

Mais revenons à mes élèves de Math-élem de l'époque. Nos relations allaient bien au-delà de l'amour des mathématiques et nous gardions souvent des liens après leur départ de Saint-Charles. Il nous arrivait de nous retrouver par promotion, à Paris ou chez l'un d'entre eux dont les parents possédaient une grande maison. Pendant quelques années, nous avons rédigé et édité un petit bulletin de liaison intitulé *Tangente*, allusion à une tangente qu'ils n'avaient pas vraiment prise. Me souvenant des voyages que j'avais faits jadis avec les élèves de sixième, j'ai eu alors l'idée d'en proposer un pour nous. Je ne sais pour quelle raison j'ai pensé à la Grèce. C'était l'année où le général de Gaulle avait stigmatisé l'attitude des fameux généraux félons par son célèbre « Hélas !... Hélas !... » J'avais alors intitulé un petit article : « E ??a ?... E ??a ?... »... si nous partions en Grèce !

Il n'était pas question de louer un autocar avec chauffeur pour la quinzaine que nous étions. Nous sommes partis avec un minibus un peu usagé prêté par la société Athis-Cars. Il consommait deux litres aux cent kilomètres (deux litres d'huile !). Avec lui, nous avons eu les pires ennuis mais aussi les meilleurs souvenirs !

Notre première panne a eu lieu aux environs de Dijon. Nous avons gravi le Simplon dans un nuage de fumée en ne passant jamais que la seconde vitesse. Nous avons traversé la Yougoslavie, ce qui était une incroyable aventure à cette époque, sur les nids de poule de l'*autoput* ! Nous avons même joué de la guitare au bord du lac Majeur, vu le soleil se coucher au cap Sounion, pris des photos dans l'île de Mykonos, grimpé jusqu'au sommet des Météores... et sommes revenus vivants à Saint-Charles !

L'année suivante, nous avons récidivé en Russie ! Il faudrait tout un livre pour raconter cette épopée inédite mais nous ne faisons pas ici une chronique touristique.

Sachez simplement que nous étions sans doute parmi les premiers à pouvoir entrer en Russie avec notre propre véhicule sans être escortés d'un guide. Nous avons passé le mur de Berlin, traversé la Bérézina, célébré la messe au camping de Minsk avec la complicité d'un jeune étudiant russe prénommé Vladimir. Nous avons été envoûtés, à Moscou, par les églises du Kremlin mais presque autant par les stations du métro. Nous sommes revenus par la Finlande en passant par Leningrad, émerveillés lors de chaque contact avec les Russes rencontrés dans les villages, et stupéfaits de l'admiration qu'ils avaient pour la France !

Au cours de tous mes voyages, il m'est arrivé deux fois qu'on me baise la main : en Espagne, parce que j'étais prêtre, en Russie parce que j'étais français ! Ces souvenirs d'amitié partagée restent gravés dans nos mémoires, et c'est à Saint-Charles que nous les devons. Mais ces folles équipées doivent paraître bien désuètes aux yeux des jeunes d'aujourd'hui qui préfèrent l'auto-stop en compagnie de leur copine !

Le départ des religieuses

Depuis quelque temps, la maison mère des religieuses de Créhen songeait à retirer les sœurs de Saint-Charles pour les regrouper en Bretagne, suite à un manque de recrutement dans la congrégation. L'attachement qu'elles avaient pour le père Rolin et le père Kindermans les avait fait hésiter... Le départ du père Kindermans précipita leur décision et, un an plus tard, elles choisirent de quitter Saint-Charles après quarante-six années de

bons et loyaux services.

Le vide allait se faire sentir, car cette communauté de six religieuses avait une place importante dans l'organisation du collège. Une ou deux sœurs s'occupaient de la lingerie qui, à l'époque, était un service de taille. Un bon nombre d'élèves étaient blanchis, ainsi que les professeurs. Une sœur avait la responsabilité de l'infirmerie, une autre de la cuisine. La mère supérieure était à la tête d'un petit bataillon de jeunes Bretonnes recrutées par elle pour le service de la cuisine et du ménage. Elle était en quelque sorte chef du personnel. Et sœur Élisabeth s'occupait toujours, en plus de la chapelle et de la sacristie, du service des professeurs et de mille choses diverses !

Le nouvel économiste se mit donc à réfléchir pour savoir comment assurer sans heurt la succession. Il pensa en premier lieu à Mme Grenier, l'épouse de M. Grenier, qu'il connaissait bien. Elle assurait un travail d'infirmière à Paris. Elle pourrait, avec ces compétences, prendre en charge l'infirmerie et comme elle ne manquait pas de moyens, elle assurerait en même temps la responsabilité de la cuisine et de chef du personnel. Mme Starck, qui était aux fourneaux, deviendrait cuisinière en chef.

Ensuite, et de façon inattendue, il pensa à mes parents, qu'il connaissait, qui approchaient de l'âge de la retraite et qui songeaient à quitter leur petit village. Il leur proposa de venir l'épauler pendant quelque temps. Ma mère aurait la responsabilité de la lingerie. Mon père assurerait le service de la chapelle et de la sacristie tout en s'occupant de la réception des denrées pour la cuisine, en collaboration avec Mme Grenier. Dans ce dernier rôle, lui qui jadis avait travaillé comme commis-épicer chez Félix Potin, était ravi de retrouver l'atmosphère de sa jeunesse.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

étonnant de maîtrise, autant à la guitare classique (bourrée de J.-S. Bach) que sur des chansons de Brassens.

Salut les copains, la célèbre émission de la radio, télévisée pour la première fois, en exclusivité mondiale. Daniel Filipacchi (Olivier Peyraud) présentait cette émission de jeunes, pour les jeunes, avec les jeunes, par les jeunes, enfin... jeune ! La « charge » est bonne, les « idoles » bien campées, la critique aiguisée et les « éreintements » sans pardon. C'est Annick (Jean Bourlès) qui faisait l'interview des célébrités: Richard Anthony (Bernard Adnet) venu exprès de Lyon où c'était « sympa », Sheila (Dominique Bernard) pétillante à plaisir, Les Beatles !!! (Marc de Fourmestreaux, Alain Rimmen, Michel Lang et Jean-Luc Jeammes), déchaînés comme à l'habitude... et l'inénarrable « Moustique », espoir sûr de la chanson moderne (Francis Lépinois).

Après l'entracte où le *Saint-Charles' Paramount Jazz Band* joue la mamba mexicaine :

Le théâtre de la Jeunesse : Gérald Ayrolle donne la réplique à Jacques Jouët dans une pièce d'avant-garde « psychométaphysicoeschatologique », création de M. Brun d'Aubignosc, surveillant, ancien élève, « l'auteur ».

Cinq minutes de musique classique nous révèlent Pierre Sornein au piano dans un impromptu de Schubert.

Rendez-vous avec Jacques Prévert nous permet d'apprécier Alain Molinier. Les « grandes familles » avaient beaucoup de classe, tenant autant du mime que de la diction.

Le Magazine du temps passé nous fait tirer les « chars romains » des archives d'Alésia. C'est un truculent « Picpus » (Alain Véber) « qui boulonabat in Senatum » qui renvoie le char de l'innocent « Typus » (Henri Cormier) qui « arriva vit' de la droitam ». Heureusement que « Flicus » (Pierre Praquin) était là, autoritaire à souhait.

La tête et l'argent, un nouveau jeu de Pierre Saboum (on pense à *La tête et les jambes*), laisse comparaître le candidat « Pierre Afeu » (Francis Lépinois) devant le bourreau de la RTF qui, la hache à la main, devait exécuter la sentence.

Patrick Bullot présente la dernière émission du Journal télévisé.

Le spectacle ne pouvait garder sa valeur que par la rapidité des enchaînements, excluant le moindre trou. Alors il y avait ceux de l'« avant-scène » qui tenaient le plateau pendant les changements de décor : les « Bénéyouyou » (Patrice Léger et Jean-Claude Brouillard), sans oublier les « paumés du cinquantenaire » (Robert Baud et Xavier Charrier) à la conversation hautement métaphysique.

Il y avait aussi « ceux de la coulisse » : Hervé Baheux et Gilles Richard, responsables des enchaînements, Jean-Daniel Amsler, préposé à la sonorisation, Alain Rimmen et Bernard Ferrand, chargés de l'éclairage et des effets spéciaux.

Et puis, tous ceux qu'on n'a jamais vus : bruiteurs, machinistes, peintres de décors : Dominique Neveux, Christian Brosse, François Ratgras, François Bruno, Pierre Le Neindre... sans oublier les reporters photographes : Pierre-Charles Chaffiotte et Jacques Méchin !

Le merveilleux souvenir, c'est l'unanimité, aussi bien pour la conception que pour la création, chacun apportant sa pierre, sans qu'on puisse dire finalement qui a été le réalisateur. Tout ceci procédait d'un bon esprit vraiment réconfortant !

Bien sûr, comme le matin à la chapelle, la salle des fêtes était trop petite. Il fallut refaire, le jeudi suivant, une seconde édition à l'usage des plus jeunes.

Et, devant un tel succès, une nouvelle représentation s'imposa, le mois suivant, pour les parents.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Bosco que le père Tassel vénérât particulièrement. Les amis de Dominique se retrouvaient avec lui dans un petit oratoire aménagé derrière la tribune de la chapelle. Je rencontre parfois des anciens qui s'en souviennent avec émotion et qui sont heureux de parler de ce temps-là.

Mettant à profit son sens de l'organisation, M. Caron, pendant des années, en plus de ses fonctions assura le bon ordre de l'arrivée et du départ des autocars sur le parking situé en face de sa division... On n'a pas oublié son profil de bon « chef de cars ». Après son départ en retraite, le souvenir de Saint-Charles ne le quittait pas. Il habitait Paray mais on le voyait souvent promener son chien avec nostalgie dans les rues d'Athis-Mons, en regardant les cars qui se dirigeaient vers Saint-Charles.

Quant au bâtiment qui abritait les anciens ateliers, il ne resta pas longtemps vide. Il fut transformé en gymnase ou, plus modestement, en salle de sport car il n'avait pas les dimensions requises, particulièrement en hauteur. Mais la vie des professeurs de sport allait s'en trouver changée avec bonheur... en attendant peut-être un jour la construction d'un vrai gymnase !

Tout à côté, on construisit bientôt un local pour abriter des laboratoires de sciences. Je ne saurais trop vous les décrire car, pour y entrer, il fallait montrer patte blanche... Ce n'était pas un état dans l'état mais une sorte d'enclave où se retrouvaient entre eux les professeurs de sciences dans une chaude ambiance qui sera vite marquée par la présence de René Renaud, le professeur de physique « à la barbe fleurie ». Je ne me rappelle plus si je l'ai connu un jour sans barbe, par contre je n'oublie pas, et tous les anciens avec moi, le profil folklorique et attachant de ce professeur hors norme !

René Renaud était un professeur à la pédagogie parfois surprenante, à l'humeur changeante, aux réparties souvent

inattendues, teintées d'une certaine causticité... qu'il fallait toujours prendre au second degré. Mais il aimait son métier et ses élèves, ne comptait pas son temps, savait être à leur écoute en dehors des heures de cours et était animé d'une foi chrétienne qu'il aimait à faire partager.

Mathématiques modernes

Au demeurant, les programmes et les méthodes d'enseignement ne cessaient d'évoluer. Chaque inspecteur avait ses idées personnelles sur la manière d'apprendre les langues vivantes. Les bonnes notions d'analyse grammaticale et logique qu'on m'avait enseignées à Juvisy semblaient reléguées au magasin des accessoires et on n'entendait plus parler que de « grammaire structurale ».

À une certaine époque, on s'était évertué à appliquer la fameuse loi dite « des 10 % », qui donnait la possibilité au professeur principal de disposer de 10 % des horaires de la classe pour les consacrer à des activités parascolaires. Mais lesquelles et sur quels critères ?

La grande révolution fut l'apparition des fameuses « mathématiques modernes » qui, très vite, devinrent le cauchemar de bien des élèves... et de professeurs ! On ne cessait pas de maudire ces « math modernes » et de déplorer la mise au rencart des bonnes règles de trois et des théories d'Euclide. En fait, il n'y a jamais eu de « mathématiques modernes », mais une « formulation moderne des mathématiques », qui restent et resteront les mathématiques de toujours !

L'idée, excellente en soi mais sans doute utopique, était de présenter les mathématiques par les sommets et de façon conceptuelle à partir de cette fameuse « théorie des ensembles ».

Elle permettait de tout regrouper en un magnifique édifice en se dégageant des préoccupations purement numériques et en regroupant les réalités mathématiques dans des structures de groupes, d'anneaux et de corps... où s'inséraient de mystérieux quantificateurs. Cette initiative pouvait donner l'occasion, pour les élèves de sections littéraires, souvent allergiques aux nombres, d'appréhender cette science grâce à des concepts de logique qui leur étaient plus familiers...

En fait, l'expérience ne fut pas probante. Elle engendra une suite infinie de néologismes à l'allure plus ou moins rébarbative. Les élèves de section littéraire ne furent pas séduits, bien au contraire, et les autres faillirent se dégoûter d'une matière qu'ils aimaient ! Il faut dire que l'idée partait d'un principe intéressant, que les structures mises en place avec un remarquable esprit de synthèse avaient quelque chose de séduisant pour les initiés, mais s'avéraient déroutantes pour ceux qui débutaient... Pour un élève à l'esprit concret qui n'avait jamais entendu parler de vecteur, la structure d'espace vectoriel qu'on lui présentait, si rigoureuse et attrayante fût-elle, manquait cruellement de support visuel !

Aurait-on mis une fois de plus la charrue avant les bœufs ? Ajoutons que les rédacteurs des nouveaux manuels s'en donnaient à cœur joie. À qui serait le plus hermétique, donc le plus savant, par conséquent le meilleur !

Comme les enseignants de ma génération, je me suis recyclé à la faveur de plusieurs stages durant les congés d'été. C'était la grande époque de Laurent Schwartz. J'ai un très bon souvenir des découvertes que j'ai faites alors. Quelques années plus tard, alors que j'étais enfin à l'aise dans mon nouvel enseignement, le vocabulaire sibyllin et les théories fumeuses de ces mathématiques dites modernes commencèrent à disparaître peu à peu des programmes !...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'enseignement et il aimait ses élèves.

Nous partagions également le goût des voyages avec des groupes de jeunes. Outre le fait qu'il se sentait heureux au milieu de ses élèves, son horizon dépassait celui des mathématiques et il se plaisait à partager son goût des arts et des lettres. Que de souvenirs resteront des folles équipées qu'il a organisées aussi bien sur les bords de la Loire qu'au-delà des frontières avec des cohortes de jeunes, encadrés d'une joyeuse équipe de collègues !

J'ai recueilli auprès de ces derniers quelques impressions sur ces moments privilégiés, en dehors de Saint-Charles mais tellement marqués par Saint-Charles.

« Il avait d'abord organisé des voyages scolaires en Touraine pour ses élèves de seconde et il avait persuadé ses collègues de les accompagner. Le succès de ces séjours, dû à l'ambiance amicale qui y régnait, au plaisir des élèves qui découvraient leurs professeurs sous un autre jour, les rendirent incontournables. Chaque année, on attendait avec impatience le camping qu'il proposait sur les bords de Loire. Les élèves l'appelaient volontiers "tonton" lors de ces voyages. »

Puis sa destination de prédilection devint l'Italie. Pressé par les élèves et assuré d'une équipe d'accompagnateurs de qualité, il lança des périple en car vers Rome, Venise, Florence, Pise, en Auberge de Jeunesse. »

« Il avouait souffrir de ne pas connaître les langues étrangères. Dans les années 1970, il convainc ses collègues anglicistes d'organiser des séjours linguistiques. Ainsi débutent les voyages dans la région de Nottingham. Les élèves en reviennent enchantés, les parents le sont aussi : le programme prévoit des cours le matin, en anglais bien sûr, et, comble d'originalité, "des cours de maths" ! ... On fait ainsi d'une pierre deux coups : on perfectionne son anglais et on révise les maths sous la houlette d'un spécialiste réputé... Chassez le naturel !... L'après-midi les jeunes participent à des activités sportives ou ludiques en compagnie de leurs

correspondants anglais.

L'école anglaise prêtait ses locaux et sa cuisine, alors René se mettait aux fourneaux. Il pensait que subir la gastronomie anglaise le soir en famille, c'était bien suffisant ! Les jeunes avaient droit à un déjeuner chaud complet, élaboré à partir de produits locaux mais... cuisinés à la Vendéenne.

Le succès de ces séjours conduisit à étendre la répartition géographique des familles d'accueil. Et c'est le collège catholique de Ratcliffe à Leicester qui reçut les jeunes de Saint-Charles : une magnifique construction de style victorien, trônant au milieu de 50 hectares de parc et de terrains de sports. Une relation très forte se tissa avec les dirigeants de ce collège qui perdurera bien après l'arrêt des activités de René Porchet grâce à la relève de deux collègues, fidèles collaboratrices, Mmes Kapheim et Trannoy.

« De tempérament très actif, il trouvait des moments de calme à travers la poésie. Il aimait se promener seul, tôt le matin en parcourant le magnifique parc de Ratcliffe, en lisant et en déclamant des vers... »

Beaux témoignages sur un homme aux multiples facettes qui a marqué par sa personnalité tous ceux qui l'ont côtoyé.

Merci, Maître Porchet !

Évocations

En pensant à M. Porchet beaucoup d'autres noms me reviennent en mémoire. Il n'est pas possible de les citer tous. Certains lecteurs seront déçus de ne pas trouver ici mention de bien des professeurs qu'ils ont connus. Mais ce livre n'est pas un annuaire exhaustif reproduisant la liste de tous les enseignants, prêtres ou laïcs, qui se sont succédé au cours de cent années. Il s'agit simplement, par petites touches ponctuelles, d'évoquer une trame de souvenirs qui font apparaître en filigrane une

image de Saint-Charles.

Bien sûr, au nom de M. Porchet, beaucoup croient entendre en même temps la voix de stentor du père Pichon qui semble encore résonner dans les couloirs du collège ! « Prêté » à Saint-Charles par le diocèse de Chartres, le père Pichon y a passé de longues années. Il n'avait pas toujours un sens aigu de la nuance, mais beaucoup se souviennent de lui avec plaisir et il n'a laissé indifférent aucun de ceux qui ont fréquenté la classe de troisième à cette époque.

Dans ces mêmes classes sévissait alors mon ami Maurice Simon qui, comme moi, a passé une grande partie de sa vie à Saint-Charles. Professeur assez atypique, il était un peu « spécialiste en tout ». Il poussait ses élèves au travail en leur faisant partager ce sens de la compétition qui l'animait et qu'il tenait, je pense, de sa passion pour les matches de foot. Son profil caractéristique et sa démarche chaloupée dans les couloirs du collège restent gravés dans le souvenir de tous. Je pense à une rencontre que j'ai eu un jour avec Francis Perrin dans sa loge du théâtre de Paris. Se remémorant ses années passées à Saint-Charles, il se lança subitement, avec le don de mime qui est le sien, dans une imitation irrésistible de « Monsieur Simon », son ancien professeur de français !

Je me souviens aussi de l'arrivée des prêtres du Sacré-Cœur qui sont venus enseigner à Saint-Charles après la fermeture du séminaire Saint-Clément à Viry-Châtillon. Le père Dubray, autant esthète et mélomane que philosophe, féru de l'histoire du château d'Athis et spécialiste de l'abbé Grégoire. Le père Cayrac, effacé et discret, qui passait comme une ombre dans les couloirs de la sixième division pour initier à la langue de Goethe les élèves de M. Triaux.

Je n'oublie pas M. Triaux, préfet de sixièmes qui pendant bien des années, avec M. Richard, a accueilli les jeunes élèves

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Secrétariats

Saint-Charles compte maintenant 1 950 élèves. C'est l'année de ses soixante ans ! On est loin des 430 élèves de 1953 ! On est loin aussi du père Rolin qui jouait à l'homme-orchestre et qui assurait la plupart des services à lui seul ! Plusieurs secrétaires avaient déjà été engagées et les besoins devenaient de plus en plus nombreux dans ce domaine : augmentation du nombre des circulaires et du courrier, gestion des inscriptions, dossiers des professeurs contractuels... le tout sans aucun secours informatique. Et le secteur le plus affolant est sans doute celui des notes. Les professeurs devaient rendre des notes pour les travaux des élèves tous les quinze jours, en plus des compositions et examens ! Il fallait les collecter, calculer des moyennes et ventiler les résultats. Ce travail, concernant deux mille élèves, était capable d'occuper totalement une seule personne. M. Grenier, responsable des études, jeta son dévolu sur son beau-père, M. Lapierre.

On avait commencé à cloisonner une grande salle auprès du château où se tenaient les secrétaires (c'est toujours leur place aujourd'hui). M. Lapierre se tenait là. Il travaillait dans l'ombre, dans d'invraisemblables conditions ! Toute sa vie, jusqu'à sa retraite, dans la banque qui l'employait il avait aligné des chiffres ! C'était le champion des additions et du calcul mental. Peut-être bien qu'il avait appris jadis à compter à l'aide d'un boulier car il avait passé en Russie les années de sa jeunesse ! Il ignorait ce qu'était une calculatrice, même élémentaire. Il s'était confectionné des grands tableaux à double entrée grâce auxquels il était capable de calculer les moyennes en un éclair !

C'était un embryon de secrétariat des études. Une équipe se constitua petit à petit autour de M. Lapierre. Mais il est bien difficile aujourd'hui d'imaginer qu'à cette époque, pourtant

assez proche, tout se faisait à la main avec des moyens artisanaux. Petit à petit, on a commencé à utiliser une Gestetner, puis une photocopieuse ! Les services de la comptabilité s'organisaient aussi et on commençait à parler d'Aplon qui, grâce aux Frères, donnait un sérieux coup de main à la comptabilité.

OGEC

La prise de contrat dans de nombreux établissements invitait les instances de l'Enseignement catholique à mieux se structurer. C'est alors qu'ont été créés les OGEC (Organismes de gestion de l'enseignement catholique).

Jusque-là, à Saint-Charles comme dans la plupart des établissements, les choses se passaient un peu en famille. Il y avait à Saint-Charles un conseil d'administration où se trouvaient quelques amis de la maison, choisis pour leur compétence, mais le président était le supérieur, le trésorier était l'économe et le vice-président l'architecte (frère de l'économe). La plupart des membres étaient des professeurs de l'école. C'était un curieux mélange des genres.

Les statuts des OGEC stipulèrent que les membres de cet organisme de gestion ne devaient avoir aucune fonction dans l'établissement, pas plus que leurs conjoints, le chef d'établissement ne participant aux réunions qu'à titre d'invité. Inutile de dire que lorsque Mgr Martin fit savoir au père Dusouil qu'il fallait se conformer aux normes et qu'en conséquence, il devait quitter la présidence du conseil d'administration, il le prit d'assez haut. Il était d'une certaine manière un peu jaloux de son autorité et ne concevait pas de devoir abandonner une fonction qu'il avait toujours assumée correctement et dont tout

le monde se satisfaisait. Il ne voulait pas laisser à un inconnu le gouvernail de Saint-Charles.

Le père Martin n'arriva à le convaincre qu'en proposant comme président de ce nouvel OGEC Jean-Pierre Hermellin, ami de Saint-Charles depuis toujours. Il est de fait difficile de comprendre les rôles respectifs de l'OGEC et du chef d'établissement, en fonction d'une configuration très spéciale qui ne ressemble à rien d'autre et qu'ont du mal à comprendre ceux qui ne font pas partie du sérail.

Ainsi le chef d'établissement est choisi par l'évêque, en accord avec la direction diocésaine et son comité de tutelle. Sous couvert de l'Académie, il est chargé de l'ouverture de l'établissement, mais il est embauché par l'OGEC (chargé de la gestion de l'établissement, votant le budget et contrôlant son suivi), qui est son employeur et qui le rémunère. Le chef d'établissement n'agit en matière de gestion qu'avec une délégation spéciale donnée par l'OGEC. C'est un cas de figure qui peut dérouter et qui n'existe nulle part ailleurs !

Tout se mit en place petit à petit. Il n'a pas toujours été facile de donner à l'OGEC son rôle spécifique sans le considérer comme une simple chambre d'enregistrement. L'expérience montre que cette structure est saine et qu'une collaboration franche et transparente entre le chef d'établissement et l'OGEC est le secret d'une bonne marche de l'établissement.

Le nombre important de personnes employées par l'OGEC nécessitait la mise en place des structures de comité d'entreprise et de délégués du personnel. Le père Dusouil qui ne pouvait que s'en féliciter avait pourtant du mal à l'intégrer dans ses schémas anciens.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le père Dusouil passe le témoin

Septembre 1983 : Saint-Charles a désormais une direction laïque, sans doute à cause du manque de prêtres. C'est aussi en vertu d'une politique voulue par l'évêché.

Depuis quelques années et à la satisfaction de tous, Claude Lachivert, professeur de lettres, assumait la fonction de préfet de la première division. Il fut donc choisi pour succéder au père Dusouil. L'expérience fut – hélas – de courte durée. Claude Lachivert trouva la mort en septembre 1987, dans un accident de la route.

Centre de pastorale

De son passage à la tête de Saint-Charles, je retiens surtout la création du Centre de pastorale, où il m'a été donné de collaborer étroitement avec lui. Le nombre de prêtres affectés à Saint-Charles était en diminution et allait vraisemblablement continuer de décroître. Mais ce n'est pas cette constatation qui faisait sentir le besoin de renouveler la manière de dispenser l'enseignement religieux, resté très traditionnel, malgré le vent qui avait soufflé lors de mai 1968, les avancées du Concile et le fameux *aggiornamento*. Des heures d'enseignement religieux étaient réservées dans les horaires de chaque classe pour un enseignement de type assez scolaire, pris en charge par les prêtres, quelques laïcs commençant timidement à leur donner un

petit coup de main.

On avait eu beau remplacer le mot catéchisme par le mot catéchèse (dont l'orthographe n'était pas plus simple et la signification non plus), cet enseignement restait une matière scolaire parmi d'autres, volontiers réputée « secondaire » (comme le solfège ou le dessin) et sanctionnée par une note comptabilisée dans les moyennes.

Or, l'annonce de la « Bonne Nouvelle » devenait bien plus qu'un simple enseignement et devait avoir pour but d'animer la vie personnelle de chacun. Dans les paroisses, depuis un certain temps, les méthodes catéchétiques s'étaient renouvelées par l'intermédiaire de ce que l'on appelait les « parcours ». La découverte de l'Évangile y était faite en liaison avec la vie quotidienne, à partir d'échanges nombreux entre catéchistes et catéchisés, tendant à dépasser une simple étude théorique de la foi et à la transformer en une vie de foi.

Mais ce type de rencontres, fondées sur l'échange, source de nombreux enrichissements, ne peut se faire qu'en groupes réduits. S'il s'agissait d'appliquer de telles méthodes à Saint-Charles, une classe dont le nombre d'élèves va de 25 à 30 constituait un groupe trop nombreux pour des échanges efficaces. Ceci impliquait des dédoublements de classes et on se trouvait alors confronté à des problèmes de locaux. Il paraissait aussi indispensable que de telles rencontres se fassent en dehors d'un contexte scolaire pour bien montrer qu'il s'agissait de réflexions d'un autre ordre.

Un grand appartement de fonction venait d'être libéré et, à proximité, les anciennes chambres des religieuses étaient restées pratiquement inoccupées. Le tout se trouvait près de la chapelle et au même étage. Le nouveau directeur décida donc d'installer dans ces locaux ce qu'on allait appeler un « Centre de pastorale »... le mot « pastorale » était prononcé, qui sera

bientôt une invitation à aller au-delà d'une simple catéchèse.

Quelques rapides travaux d'aménagement pouvaient permettre d'accueillir par roulement la majorité des élèves du collège (de la sixième à la troisième), ce qui faisait des effectifs nombreux car, à cette époque, l'enseignement de la catéchèse était encore obligatoire pour tous. L'outil était donc créé, il restait à lui donner une âme, et qui dit âme dit animateurs. Cette mise en place ne fut pas l'œuvre d'un seul homme mais celle de toute une équipe qui se proposa dans un premier temps d'y réfléchir. Il y eut en premier lieu M. Deport, qui était au milieu du terrain. Il était alors préfet de la cinquième division et allait par la suite devenir responsable du collège.

Première équipe de catéchistes

Plus il y avait de groupes, plus il fallait en conséquence d'animateurs. Il s'agissait donc de sensibiliser à ce sujet le maximum de parents d'élèves ou de professeurs. Ceux-ci avaient à se familiariser avec cet univers et cette structure nouvelle qui s'appelait « Centre de pastorale ». Ils pouvaient avoir aussi quelque appréhension à se lancer au milieu de tous dans cette activité spéciale. Les professeurs n'étaient certes pas tous de fervents militants chrétiens, mais bienveillants, voire soucieux de participer au maintien du fameux « caractère propre » de l'établissement. Quant aux parents, parmi ceux qui se trouvaient intéressés, beaucoup n'étaient pas libres en cours de journée. Quoi qu'il en soit, aussi bien pour les parents que pour les professeurs, la question, avant de s'engager, était de connaître la nature de la collaboration qui leur était proposée...

L'accent fut mis en premier sur les professions de foi. La célébration de la profession de foi avait lieu en classe de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

On se trouve là en présence de toute une troupe de bambins bruyants, agités et sages à la fois. Leur nombre est impressionnant. Il est égal à celui du collège Saint-Charles tout entier quand j'y suis arrivé comme élève et il dépasse de cent le nombre des habitants du petit village où j'ai passé mon enfance et fréquenté l'école primaire.

Une école qui n'avait rien à voir avec celle-ci : nous étions seulement douze élèves dans les meilleures années. Lorsque j'y suis entré, à l'âge de cinq ans, je savais déjà lire. À cette époque où il n'y avait pas de télévision, il fallait bien occuper les longues soirées d'hiver. Une vieille tante me racontait des histoires, me faisait chanter des chansons... et m'apprenait à lire.

Je me souviens d'avoir découvert les lettres à l'aide d'un jeu de cubes où ceux-ci portaient sur leurs faces les lettres de l'alphabet. Je l'avais reçu en cadeau dans mes souliers le jour de Noël. J'assemblais les cubes pour former des mots. On écrivait *papa* ou *bobo* mais il n'était pas possible d'aller très loin, le nombre des lettres sur les faces des cubes étant limité. C'est ainsi que j'ai appris à lire, avec la méthode « cubique » et non avec la méthode globale.

L'école, pour nous, c'était surtout le tablier noir qu'il fallait revêtir pour s'y rendre, le sac de cuir porté en bandoulière, le bonjour à la maîtresse et la vérification des mains propres avant d'entrer dans la salle de classe. Ceux qui savaient déjà lire s'ennuyaient un peu. On écoutait ce que la maîtresse disait aux plus grands et on savait déjà tout en arrivant au niveau supérieur. Près du bureau de la maîtresse, était accroché un boulier où ceux qui ne savaient pas apprenaient à compter.

On regardait avec avidité les cartes de géographie fixées aux murs en mémorisant le nom des villes et des montagnes ainsi que les productions des différentes régions qui s'y trouvaient

inscrites, sans avoir l'impression d'apprendre.

Le samedi après-midi, on apportait un bouton-d'or, un coquelicot ou un bleuet (il y en avait encore dans les champs !) et il s'agissait de le reproduire sur le cahier de dessin avec les crayons de couleur Caran d'Ache, attendant le jour béni où il serait permis d'écrire à l'encre. On aimait les pleins et les déliés que faisait la plume Sergent Major et l'odeur de l'encre violette, même si elle se répandait trop souvent sur les doigts.

Les plus grands subissaient l'épreuve stressante et redoutée du calcul mental. La maîtresse énonçait oralement les opérations qu'il fallait effectuer. On calculait mentalement le résultat. On l'écrivait, la tête penchée sur son ardoise en l'entourant de son bras pour que le voisin ne voie rien. Au signal de la maîtresse qui claquait sa règle sur le bureau, on élevait triomphalement son ardoise devant elle. C'était une authentique ardoise, fabriquée avec l'ardoise du Val-de-Loire et insérée dans un cadre de bois. De même, la craie était de la véritable craie, taillée dans un bloc. Mais cette fameuse « craie carrée » fut plus tard supplantée par de malheureux bâtons ronds à base de poudre blanche compressée !

Aux récréations, les garçons jouaient à faire la moisson avec des « ficelles-lieuses » et labouraient des champs imaginaires avec des chevaux qui tiraient une charrue à « brabant double ».

On rentrait vite à la maison à l'heure de la sortie pour manger son « quatre heures ». Mais le sentiment d'être devenu grand s'installait en nous le jour où on faisait partie de l'élite qui restait pour les cours du soir.

Je ne retrouvais rien de tout cela dans l'école primaire de Saint-Charles, où le nombre des élèves me donnait le vertige, mais j'étais émerveillé devant le travail fourni par les institutrices, leurs initiatives pédagogiques et leurs réalisations quotidiennes. Je me rendais compte que c'était la même somme

de travail, appliqué et consciencieux, pour la préparation d'une classe de primaire que pour un cours de math en classe terminale.

Autant ma petite école de village avait un air un peu « tristounet », autant l'école que je découvrais à Saint-Charles était accueillante, colorée, les salles de classe truffées de dessins expressifs que nous n'avions pas l'occasion de faire à cet âge. J'étais dans l'admiration devant la directrice qui gérait avec brio son armée de bambins et son bataillon d'institutrices... Je n'en oubliais pas pour autant ma vieille maîtresse d'école, Mlle Châtelain, qui s'escrimait avec ses douze élèves répartis sur quatre niveaux !

Il n'y avait jamais eu à Saint-Charles d'école maternelle, mais la persévérance de la directrice actuelle permit bientôt l'ouverture d'une classe de grande section étoffant l'école primaire et donnant l'occasion d'aménager de nouveaux locaux. Pourtant, si cette école est belle et confortable, la cour de récréation reste exiguë. C'est une préoccupation mais on ne voit guère de solution possible.

L'espace de restauration

Ma nostalgie fut encore plus grande quand on construisit le nouvel espace de restauration. J'ai vu démolir les bâtiments qui avaient abrité les ateliers de la section technique alors que j'avais assisté à leur construction, les voyant au jour le jour sortir de terre. Ils furent à une époque la gloire de Saint-Charles et la fierté du père Rolin jusqu'à la veille de sa mort, où il avait tenu à les inaugurer... C'était comme si le père Rolin mourait une nouvelle fois ! Mais la vie est faite de mutations... ταπάνταρει... L'eau qui coule se renouvelle sans cesse !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

façade, ce qui entraînait en même temps une rénovation intérieure. C'était un lourd travail, qui ne pouvait pas se faire en présence des internes, mais qui ne pouvait pas non plus être effectué durant le temps trop court des grandes vacances.

Les travaux commencèrent au cours du troisième trimestre. L'internat du lycée fut donc condamné à cette époque. Je me souviens qu'un certain nombre de pensionnaires partaient le soir en autocar jusqu'à Chatenay-Malabry pour y passer la nuit dans les locaux de l'École polytechnique prêtés à cet effet ! Ceci valut de découvrir à la rentrée 1995 un lycée flambant neuf quant à sa façade qui avait fière allure. En revoyant les événements avec un certain recul, on se rend compte qu'il s'était agi d'une épopée audacieuse !

Lorsque Mme Deremble quitta Saint-Charles pour la direction du collège Saint-François-de-Sales à Évreux, ce fut certainement avec le sentiment d'une tâche bien accomplie.

1. *Écho de Saint-Charles*, n° 120, 1987.

2. *Écho de Saint-Charles*, n° 122, Pâques 1988.

XXVII

Vers le XXI^e siècle...

En 1998, pour son arrivée à Saint-Charles, Christian Cantegrit recevait en héritage un magnifique outil de travail, performant, bien rôdé, fonctionnel, rénové, bien adapté aux besoins du moment, et une situation financière en équilibre satisfaisant. Il allait donc être en mesure de poursuivre l'accompagnement de l'établissement en suivant la progression amorcée...

Hélas ! La succession ne se fit pas sans heurts. À la suite de faux pas malheureux, d'incompréhensions diverses, d'initiatives regrettables et de dérapages souvent mal contrôlés entre la direction diocésaine et l'OGEC, un climat de tension intense s'était installé et on en était arrivé à une situation véritablement kafkaïenne, qui n'avait rien à voir avec la réalité...

Mais Saint-Charles en avait vu d'autres ! Il était construit de fer et de béton, aussi bien dans ses bâtiments que dans ses structures humaines. Bien qu'il soit resté des cicatrices ineffaçables, l'orage, que certains virent à peine, passa au-dessus de toutes les têtes et le bon sens reprit rapidement ses droits.

SEGPA

C'est vers l'année 2000 qu'on entendit prononcer pour la première fois à Saint-Charles le mot SEGPA, sigle qui a besoin d'être décrypté. En 1996, ce mot avait été officiellement adopté par l'Éducation nationale pour désigner les « Sections

d'enseignement général professionnel adapté » qui, en reprenant le texte utilisé lors de leur création, accueillent des élèves présentant des difficultés d'apprentissage graves et durables.

En l'an 2000, seules deux SEGPA privées catholiques existaient en Île-de-France, et aucune en Essonne. En 2001, la direction diocésaine d'Évry ayant décidé la création d'une SEGPA, la proposition en fut faite aux différents collèges du diocèse. Saint-Charles, pour qui l'intégration n'est pas un vain mot, répondit favorablement. Les élèves pourraient venir de toute l'Île-de-France puisqu'il y avait pour eux la possibilité d'internat.

C'est ainsi que, timidement d'abord, on ouvrit une classe de sixième:1

« Ces jeunes qui nous arrivent, explique Marie-France Dupond, responsable de cette nouvelle unité, sont tous plus ou moins “cabossés” par leur démarrage scolaire, donc fragilisés. Ils manquent de maturité et d'autonomie, ils acceptent mal leurs difficultés, habitués ou non à apprendre, à travailler seuls ou en groupe, souvent “béquillés” par de multiples prises en charge fatigantes en énergie et en temps : orthophonie, psychomotricité, psychologie... beaucoup souffrent de dyslexie, dysorthographe, dysgraphie... »

Marie-France Dupond considère sa tâche comme une véritable vocation qui l'amène à connaître et à aider individuellement chaque élève qui se présente comme un cas unique. Elle fédère une équipe pédagogique, composée de professeurs spécialisés et d'enseignants du collège ou du lycée qui adaptent leurs cours aux difficultés des jeunes. Après un cycle d'observation en sixième, les jeunes sont acheminés jusqu'en troisième pour la préparation à un examen : le CFG, certificat de fin d'études générales.

Lors de l'ouverture de la première classe de SEGPA, il a

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la chaufferie. Il fallait ensuite créer le réseau de chaleur qui allait la répartir sur 800 mètres à l'aide de sept sous-stations reliées aux installations existantes. Ceci imposait de creuser une tranchée sur l'ensemble de la grande allée, interdisant la circulation pendant tout le temps des travaux. Inutile de dire comment il a fallu, une fois de plus, jongler avec le calendrier !

L'ensemble allait devenir opérationnel à la Toussaint 2006 et l'inauguration eut lieu en présence des autorités officielles.

Voici la recension qui en est faite dans le journal local :

« C'est une première en Île-de-France. Le groupe scolaire Saint-Charles d'Athis-Mons qui compte 2200 élèves du primaire au lycée vient de se doter d'un système totalement écologique pour sa chaufferie.

Inaugurée jeudi, elle fonctionne à 80 % au bois et, en appoint, au gaz naturel. C'est une solution encore unique en Île de France pour un système de chauffage de cette taille, là où la plupart des établissements ou agglomérations optent encore pour le fioul.

C'est pourtant la plus compétitive du point de vue économique et écologique. L'étude de faisabilité a révélé que ce système permettrait une économie annuelle de 40 % des coûts d'exploitation et, grâce aux subventions du Conseil général et de l'ADEME ce type d'exploitation sera facilement amorti.

Dans la région parisienne ce type de solutions reste pourtant encore trop peu privilégié. "Par rapport à la région Rhône-Alpes ou à l'Alsace, l'Île-de-France est un peu à la traîne, reconnaît Philippe Salvi, de l'ARENE. C'est pourquoi nous allons faire de ce lieu une vitrine de l'énergie au bois pour la région. C'est une réalisation exemplaire¹." »

De la bibliothèque à la médiathèque

Lorsque je vois actuellement ce qu'est la médiathèque et ses activités, je ne peux pas m'empêcher de faire un retour en arrière

et de me remémorer toutes les années où je l'ai vue naître et évoluer.

Lorsque je suis arrivé à Athis, il n'y avait pas de bibliothèque à la disposition des élèves. C'était une lacune, mais il n'y en avait pas non plus à Saint-Charles de Juvisy. Il faut dire qu'à cette époque, on incitait peu à la lecture des livres. On se contentait de morceaux choisis, qui donnaient sans doute un certain vernis mais laissaient, ou auraient dû laisser les élèves sur leur faim !

Certains professeurs, à Athis, essayaient de combler ce manque en constituant de petites bibliothèques dans le cadre de leur classe. Mais il fallait sans doute aller plus loin.

Dans certaines situations critiques où on semble se complaire dans l'immobilité, il arrive qu'il y ait un pionnier qui prenne des initiatives personnelles, qui pose hardiment des premiers jalons... et qu'on s'empresse bien souvent d'oublier par la suite !

Ce fut le cas de René Renaud, professeur de physique, qui vivait toute la journée au milieu des élèves et même en soirée avec les internes. Il entreprit de fédérer ces petites bibliothèques et de les réunir dans un local au niveau du lycée. Le fonds était alimenté par des dons faits par les élèves ou les professeurs. Il mit en place ces premiers rudiments avec beaucoup de mérite.

Quelques années plus tard, M. Haton, directeur des études, qui avait succédé à M. Grenier, publiait dans l'*Écho de Saint-Charles* un article intitulé « CDI » (Centre de documentation et d'information) que je trouvais quelque peu utopique. C'est sans doute parce que ce mot était nouveau pour moi et que j'ai toujours été allergique aux sigles composés d'initiales. M. Haton expliquait comment le « CDI » était la panacée, indispensable dans nos établissements, et allait révolutionner nos manières de penser et d'agir ! Je n'étais guère convaincu par

ces propos. J'avais tort car ils avaient quelque chose de prophétique.

Un peu plus tard, Mme Deremble, après avoir organisé une réunion avec les bibliothécaires de Juvisy et d'Athis, décida de créer un CDI au niveau du collège, qui ouvrit à la rentrée 1986. Dans le même temps, elle attribua des locaux beaucoup plus vastes à la bibliothèque du lycée, qui occuperait au rez-de-chaussée la surface d'environ trois classes. Le CDI était né. Ce n'était plus seulement une bibliothèque mais aussi un lieu de travail et de recherches, une salle de lecture silencieuse. On y accueille des classes en y formant les élèves à l'autonomie. Et bientôt, un nouvel outil de travail fait son apparition : l'ordinateur. L'informatisation commence avec un poste de gestion et trois postes d'utilisation pour les élèves. On est, à l'époque, à la pointe du progrès !

Un jour, un professeur de lettres, à l'esprit volontiers caustique et féru d'étymologie, posa malicieusement cette question : « Qu'est-ce que veut dire CDI ?... Centre des Impôts ? J'y vois des livres : il serait meilleur de parler de bibliothèque... mais j'y vois aussi des journaux, des dossiers et des ordinateurs... c'est en vérité une médiathèque ! » Le concept était né, il a plu. Désormais le CDI au lycée Saint-Charles devenait la « médiathèque-lycée ». Et puis, un beau jour de 1995, à la faveur des grands travaux initiés par M. Deremble, celle-ci trouva son point de chute définitif. On abattit les cloisons de plusieurs classes au premier étage pour créer un grand espace de 200 m², très lumineux, au calme, à la hauteur des arbres où il faisait bon lire et entreprendre des recherches.

C'était la pleine époque de l'installation du réseau informatique. La médiathèque se vit alors dotée de 19 ordinateurs ! Il faudra les gérer. En cette année 2002, les élèves

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

années. On peut prononcer le mot de « multiconfessionnelle ».

C'est cette constatation qui fut à l'origine du projet pastoral « **Connectons nos foi(s)** », proposé l'année suivante. Un clin d'œil à l'informatique, un fil rouge fondé sur la Confiance : du latin *con-*(ensemble) et *fidere* (se fier, croire).



« Connectons nos fois » veut s'intégrer directement dans cette démarche de confiance qui appelle à croire en chacun et à le reconnaître comme créature sacrée et infiniment respectable.

L'année s'ouvre sur une célébration d'allure œcuménique au cours de laquelle on plante à l'entrée de la chapelle un olivier, symbole de paix, tandis que des élèves de diverses confessions proposent à la méditation des textes de l'Écriture. Un lâcher de colombes invite chacun à vivre cette année sous le signe de la paix.

De multiples initiatives jalonnent les mois à suivre : partages et rencontres interreligieux, exposition sur les religions monothéistes, semaine de l'Unité...

Le tout couronné par une « Chaîne humaine de la paix » : 2500 membres de la Communauté se donnant la main en une immense chaîne parcourant l'ensemble de la propriété, se retrouvant dans une minute de silence et de recueillement pour la paix, tandis que sonnaient les cloches de l'église !...

« **Unissons nos voies** » semblait la suite logique de « Connectons nos fois ». L'équipe de pastorale possède un certain génie dans la confection et la présentation de ses logos qui invitent à la découverte et à la réflexion. Dans celui-ci, le « O » qui s'envole permet de lire également « unissons nos

vies » mais un petit « X » dissimulé, non seulement indique le carrefour de nos voies mais souhaite nous voir aussi unir nos voix !



Ce projet sera placé sous le signe de Jonas. Ce personnage de la Bible avec son aventure imagée semble pouvoir se décliner de multiples manières tant dans le cadre de la catéchèse que dans bien d'autres cadres des matières scolaires. Occasion de fédérer les esprits qui aboutira à un spectacle sur Jonas, représenté par une troupe de comédiens qu'on aura eu l'occasion de rencontrer en cours d'année.

Voici de quelle manière l'équipe de pastorale commente la conception et la réalisation de ses différents projets :

C'est en multipliant les propositions au cœur de projets chargés de valeurs que nous accroissons la possibilité de toucher chacun, de le rejoindre dans son questionnement, de le bousculer dans ses pratiques et dans ses préjugés.

Vivre une grande chaîne humaine, préparer un spectacle, dialoguer avec un rabbin et un imam, prier pour la paix, gagner au Christo-Quizz, visiter une expo sur les monothéistes, marcher entre les lieux de cultes d'Évry, rencontrer des évangéliques et des coptes, lire Jonas en français, tourner un lipdub, animer une messe. Toutes ces propositions, prennent sens dans une aventure commune où chacun a sa place et où Dieu peut se révéler.

Réunir les conditions d'une rencontre, de "La Rencontre", voilà ce qui est l'objectif de "notre" pastorale... l'Esprit fait le reste.

Au quotidien, au milieu de toutes ces initiatives vivifiantes, le fondement religieux subsiste avec une heure hebdomadaire réservée dans les horaires de toutes les classes. Ce temps est consacré à la catéchèse pour ceux qui souhaitent découvrir ou approfondir la foi, et, pour tous à un enseignement de « culture

religieuse » permettant de transmettre un patrimoine culturel et spirituel.

Les réunions de prière sont fréquentes, plus souvent dans l'intimité de petits groupes qu'en de vastes rencontres, mais on connaît toujours les grandes célébrations de profession de foi et de confirmation. La confirmation se prépare au cours de temps forts, étalés sur l'année souvent en liaison avec les jeunes du secteur pastoral du Val-de-Seine.

Chaque année, des dizaines d'élèves se préparent à recevoir le baptême ou à faire leur première communion. Le chœur de la chapelle a été récemment rénové et l'autel de marbre, retrouvé dans les décombres du collège de Juvisy a été remis en valeur. Le Centre de pastorale, qui porte le nom d'Édith Stein, où se retrouvent de façon fraternelle les accompagnateurs-animateurs en catéchèse, est un lieu de repère pour tous.

Ce Centre de pastorale est cependant bien éloigné des bâtiments scolaires, spécialement du lycée. Aussi deux antennes ont été ajoutées, par l'intermédiaire de deux salles aménagées, l'une au collège, l'autre au lycée. Elles permettent à certaines heures de permanences de rencontrer un prêtre ou un des animateurs en pastorale et de trouver en ces endroits une sorte d'oasis bienfaisante. Leur nom a été choisi par les élèves eux-mêmes après réflexion commune dans le cadre de textes bibliques.

Le nom retenu pour le collège a été « Le Refuge » et celui du lycée « Ararat ». Faut-il y voir un choix symbolique ? Ararat... du nom de ce mont où l'on dit qu'a échoué l'Arche abritant les rescapés du déluge !... il y a beaucoup plus qu'on ne pense parmi les jeunes d'aujourd'hui, malgré leur âge, des « rescapés de la vie », des êtres blessés et écorchés qui ont besoin de trouver quelque refuge leur permettant de se ressourcer.

La salle Ararat, située au lycée à proximité de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

à personne et ton visage non plus. Toi, tu ne connais pas les gens qui sont là, qui ont d'ailleurs un langage et des coutumes bizarres. Tu te sens étranger, on irait jusqu'à te demander tes papiers, mais tu t'interroges : « Est-ce toi ou bien eux qui sont des *sans papier* ? »

Finalement, on t'accueille en souvenir du temps passé. On t'habille de nombreux « w ». On ne te redonne pas ton nom, On te présente par l'intermédiaire de *flashes* ou de *mails*, car on parle beaucoup plus l'anglais qu'au jour de ta naissance ! Et voilà qu'« au fil des jours », on recommence à avoir des nouvelles de Saint-Charles par l'intermédiaire du *Net* !

Autrefois, c'était le facteur qui déposait l'*Écho* dans les boîtes à lettres. Voici qu'aujourd'hui un « webmaster » envoie un petit « mail » sur votre « PC » pour vous signaler qu'il se passe quelque chose à Saint-Charles. C'est un *Écho* à la mode de l'an 2000. On semble ainsi renouer avec le temps passé. Pourtant, le « Carnet de famille » a disparu, lui qui nous donnait tant de nouvelles de ceux que nous avons connus... Est-ce à croire qu'on ne serait plus une famille ?...

Qu'en dis-tu ?

Qu'en dis-tu, vieil *Écho* de jadis ? Les temps ont changé. Bien sûr, il faut s'émerveiller de ces nouvelles qui tombent régulièrement comme des *échos* à nos oreilles. Néanmoins, ce ne sont que des *échos virtuels*, des *échos fugaces*. Au bout de quelques semaines, ils ont disparu. On n'en a plus de trace ! Que sont-ils devenus ? Comment les consulter ?

On me dira que les disques de nos ordinateurs gardent mille choses cachées au fond de leurs entrailles et que la magie de Google révèle bien des trésors à qui sait le sonder...

Mais il manquera toujours la présence et la vie du papier. On

se met à regretter sa dimension « tactile ». Il y a comme une sensualité dans le toucher du papier d'un vieux livre ou d'une vieille revue, dans la manière de les feuilleter et de tourner leurs pages, en communion avec ceux qui les ont tournées avant nous, sans parler de cette odeur indéfinissable du vieux papier, et tout cela, rien ne peut le remplacer.

Petit *Écho*, né en 1913, tu nous manques aujourd'hui. L'historien qui voudra retracer le déroulement des années actuelles te regrettera et, en ton absence, il lui manquera un point d'appui ! Qu'y pouvons-nous ? On dira que « c'est la vie ». Mais la vie n'en n'est pas moins faite de nostalgie !

XXX

Opération « Saint-Charles 2013 »

Force est de constater que Saint-Charles va bientôt avoir cent ans et que c'est en 2013 qu'on devrait célébrer son centenaire. Hervé Grollier est alors repris par cette fameuse « maladie de la pierre » qui l'avait déjà atteint à La Roche-sur-Yon, lors de la construction de l'ICES. Cette maladie se contracte facilement à Saint-Charles...

Il se dit qu'il fallait que, pour le centenaire, Saint-Charles se présente sous son plus beau jour. Il se mit à réfléchir sur les secteurs de l'établissement qui avaient un sérieux besoin de rénovation ou d'aménagement afin d'améliorer l'enseignement ou le cadre de vie. M. Grollier allait s'y atteler et envisager une vaste opération de rénovation qui porterait le nom de « Saint-Charles 2013 ». Il n'est pas homme à se lancer aveuglément dans l'aventure ni à décider seul de ce qui sera l'affaire de tous. Voici en quels termes il expose le projet, son origine, sa conception et sa genèse :

« Lors de mon arrivée en septembre 2006, je fus particulièrement saisi par l'importance du parc immobilier de l'établissement (12 hectares, 55 000 m² de planchers) et une de mes priorités fut d'apprendre rapidement les tenants et aboutissants de l'ensemble du domaine.

Grâce à la formation accélérée reçue du père Baudet, je pus prendre connaissance rapidement de ce que j'appelais le "vaisseau Saint-Charles".

Si l'ensemble était entretenu correctement, malheureusement quelques bâtiments laissaient apparaître de sérieux signes de fatigue.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Table

Préface

Avant-propos

PREMIÈRE PARTIE **Saint-Charles à Juvisy**

I. L'intuition d'un grand évêque

II. Un petit arbre au bord de la rivière

III. Le père Box

IV. Dans le sillage du père Boxberger

V. Découvertes d'un jeune élève

VI. Silhouettes

VII. Souvenirs divers

VIII. Festivités

IX. Le vingt-cinquième anniversaire

X. À l'épreuve de la guerre

DEUXIÈME PARTIE

**Saint-Charles, à Athis-Mons : les premières années Droit et
fidèle va !**

XI. 29 juin 1946

XII. Découverte d'Athis

XIII. Une nouvelle aventure commence

XIV. Vers un nouveau Saint-Charles

XV. Bénédiction de la chapelle

XVI. Témoins et acteurs

XVII. Impressions

XVIII. Saint-Charles orphelin

TROISIÈME PARTIE

Vers l'avenir

XIX. Les vingt glorieuses

XX. Les festivités du cinquanteaire

XXI. Une nouvelle équipe

XXII. L'aventure de Soisy

XXIII. Retour sur Athis

XXIV. Vitesse de croisière

XXV. Le père Dusouil passe le témoin

XXVI. Nouvelle impulsion

XXVII. Vers le XXI^e siècle

XXVIII. Un souffle nouveau

XXIX. Dans le rétroviseur

XXX. Opération « Saint-Charles 2013 »

Épilogue

Annexes

1. Étapes de construction à Juvisy
2. Étapes de construction à Athis

3. Liste des directeurs de Saint-Charles depuis 1913

Bibliographie

Remerciements

Achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie
en mai 2013

N° d'imprimeur : XXXXX
Dépôt légal : mai 2013

Imprimé en France



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
550/2013